

---

# "NUIT"

## LORSQUE NOTRE-DAME RENCONTRE SAINT- MICHEL...

---

Concours inter-écoles  
Recueil des nouvelles lauréates

Institut Saint-Michel, Neufchâteau  
Institut Notre-Dame, Bertrix



*Soyons fiers de nos jeunes, et de leurs talents,  
stimulons leur créativité !*

### **Quelques mots sur ce recueil...**

Professeurs de français, nous aimons proposer à nos rhétoriciens chaque année un concours d'écriture. Permettre aux élèves de s'évader un temps du cadre scolaire est essentiel à nos yeux. Ils peuvent alors rencontrer leur propre imaginaire, leur créativité et découvrir une plume, parfois cachée.

Début septembre 2020, covid oblige, aucun projet extérieur n'a été mis en place. Trop d'incertitude, trop de contraintes matérielles. A notre grand dam !

Dans cette époque chahutée, nous avons donc dû nous réinventer. Les projets ne viennent pas à nous ? Qu'à cela ne tienne, nous les créerons nous-mêmes !

L'idée d'un concours de nouvelles inter-écoles nous est alors apparue.

Comment investir au maximum les élèves dans notre aventure (délire peut-être !) ? En leur permettant de débattre eux-mêmes d'un thème et d'une contrainte d'écriture. Ils ont réfléchi et voté : le thème de la nouvelle sera « la nuit » et « le personnage aura un nom composé et/ou sera un enfant ». Voilà qui était bouclé !

Il nous fallait bien sûr ajouter notre touche : le titre doit être celui d'une chanson. Chaque texte est accompagné du Qr code, permettant de lier lecture et musique, d'après une idée d'Anne-Lise Lacasse.

Restait à trouver l'inspiration et à se lancer dans l'écriture en dépassant l'angoisse de la page blanche. Nos élèves ont réussi cette étape avec brio !

Ils sont devenus écrivains mais également jury. Saint-Michel jugea Notre-Dame et Notre-Dame, Saint-Michel !

Nous tenons à féliciter tous nos élèves qui ont joué le jeu, sans évaluation à la clé.

De cette aventure, nous vous proposons dans ce recueil les trois textes lauréats de chaque classe.

Bonne lecture !

Emilie Pira, Mélanie Marlet et Magali Adam

## Table des matières

Un peu plus près des étoiles, <i>Emilie Thomas</i> .....	4
All night, <i>Pierre-Yves Lavalleye</i> .....	9
Moonshadow, <i>Aurélien Ali et Laurie Magnan</i> .....	12
La Valse à mille temps, <i>Emma Bernard</i> .....	18
Die Young, <i>Juliette Gross, Jonas Etienne et Joséphine Stévenart</i> .....	23
Pour deux âmes solidaires (Part.1), <i>Daniil Gorbunov</i> .....	26
Rainy day, dream away, <i>Loup Colard et Justin Otjacques</i> .....	29
Je Serai Là, <i>Anne-Lise Lacasse</i> .....	32
24h01, <i>Anna Bayard</i> .....	37
Should I stay or should I go, <i>Valentin Lambert</i> .....	40
Comment te dire adieu, <i>Charlotte Duquenne</i> .....	42
Frérot, <i>Chloé Joly et Camille Sabre</i> .....	44

## Un peu plus près des étoiles

Cela faisait des heures qu'on parcourait les rues de Pretoria, en vain. Impossible de trouver sa trace. Et alors qu'il ne nous restait que moins de deux heures, je sentis ma gorge se nouer, bloquant inconfortablement ma respiration. Ma tête, qui me faisait un mal de chien, semblait peser une tonne. Je décidai de m'arrêter un instant pour reprendre mes esprits.



« Calme-toi Aeryn, ce n'est pas le moment de céder à la panique. », pensai-je. Sur ma droite, Mekhala semblait soucieuse. Elle partageait mon inquiétude, bien sûr, et le fait de me voir dans cet état ne devait sûrement pas arranger les choses. Juno, quant à lui, triturait une fleur qu'il venait de dégoter sur le bord de la route.

- « Continuons, », dis-je, me voulant rassurante. « On n'est plus très loin. »

Mekhala m'aida à me relever tandis que Juno abandonnait sa fleur à contre-cœur. Il avait mal aux jambes, je le savais, et je m'en voulais d'imposer un si long périple à un enfant, mais nous ne pouvions pas nous arrêter. Pas maintenant. Pas si près du but.

La nuit commençait à tomber, et les sombres nuages qui couvraient le ciel empêchaient la lune de nous éclairer. Il fallait faire vite. La dernière adresse indiquait une petite maison en brique, que nous finîmes par trouver après une vingtaine de minutes. La façade était toute décrépie, et les herbes sèches du jardin ne venaient que renforcer l'allure négligée de la demeure. Je sonnai à la porte, non sans crainte de n'obtenir aucune réponse, quand, après deux minutes d'attente, une femme vint m'ouvrir. Elle n'avait pas l'air commode, et poussa un long soupir lorsque je commençai à lui parler en anglais. Mekhala vint à ma rescousse, et lui demanda dans un Zulu irréprochable si Siad habitait ici, prétextant que nous étions des amies et que nous avions besoin de lui pour un projet. La femme nous indiqua le côté de la maison en précisant qu'elle était la mère du garçon, puis repartit s'occuper de son ragoût sans se poser aucune question. À l'évidence, elle n'était guère préoccupée de voir de parfaits inconnus sonner à une heure aussi tardive en réclamant son fils. Peut-être n'a-t-elle pas envisagé que nous puissions lui faire du mal ? Ou peut-être s'en moquait-elle ?

Nous longeâmes le mur souillé de débris jusqu'à trouver une vieille cabane en bois dont la porte était entrouverte. Je frappai une fois, puis deux, mais personne ne vint.

Mon âme de pessimiste se mit alors à imaginer les pires scénarios. Siad était-il à l'intérieur, vivant ses derniers moments dans l'agonie ? Prise de panique, je saisis la poignée et tirai de toutes mes forces. Les gonds de la porte étaient rouillés, et il me fallut plusieurs tentatives avant

de finalement réussir à l'ouvrir. L'intérieur de la cabane n'était pas éclairé, mais je parvins à distinguer au fond, à la faible lueur d'une bougie, une silhouette qui se contorsionnait dans des soubresauts irréguliers.

\*\*\*

Il y a une infinité d'étoiles dans l'univers. Une infinité, c'est tellement démesuré que notre cerveau ne peut même pas se faire une idée de ce que cela représente. Prenez par exemple une plage, la plus immense possible, et essayez d'imaginer le nombre de grains de sable qu'elle contient. Énorme pas vrai ? Multipliez maintenant ce nombre par lui-même, puis encore ; vous n'obtiendrez jamais qu'une infime fraction de ce qu'une infinité représente. Voilà ce qui me fascine avec l'espace : le fait qu'il soit si vaste qu'on ne puisse même pas réussir à le délimiter, et si mystérieux qu'il serait prétentieux d'oser affirmer quelque chose à son sujet.

Chaque personne sur Terre est liée à une étoile. Mais ça vous le savez sans doute. C'est une connaissance devenue élémentaire, et désormais enseignée aux enfants dès leur plus jeune âge. Mais seule une poignée d'entre nous sait à quel astre il est associé. C'est ma passion pour l'astronomie qui m'a amenée à identifier mon étoile. Elle appartient à la constellation Almydia, dont la forme est un losange parfait. J'ai toujours trouvé cela incroyable ; le fait que quatre étoiles situées à des années-lumière les unes des autres puissent former une figure si régulière lorsqu'on les contemple depuis notre Terre.

Les personnes dont les étoiles appartiennent à une même constellation sont en quelque sorte des âmes connectées. C'est un phénomène assez difficile à comprendre – je n'aurais moi-même pas la prétention d'affirmer que j'en connais tous les détails – mais si intrigant que je ne pouvais que m'y intéresser. C'est ainsi que j'ai été amenée à rencontrer Mekhala et Juno, et bientôt Siad, dont les étoiles appartiennent à Almydia. C'est également cet attrait pour l'astronomie qui m'a permis de comprendre comment nous pouvions tous ensemble sauver Siad. Mais commençons par l'essentiel. Il faut savoir que des personnes liées par leurs étoiles sont nées un même jour de l'année, et ces lieux de naissances, lorsqu'on les place et relie sur une carte du monde, forment la constellation. Dans mon cas, je représente la pointe nord, la Suède, Mekhala l'est, avec la Thaïlande, Siad le sud, en Afrique du Sud, et enfin Juno qui trône à l'ouest, au Venezuela. Ce sont ces deux premiers éléments qui m'ont permis d'identifier mes compagnons, grâce à la magie des réseaux sociaux et à des contacts avec les hôpitaux et les maisons communales. Ce ne fût pas une mince affaire, croyez-moi. D'autres détails nous rattachent les uns aux autres, comme le fait que nous possédons une même tache de naissance, elle aussi en forme de losange, ou que nos rêves relatent en fait la vie les uns des autres.

Mais ce que grand monde ignore, c'est que c'est la lumière émise par nos étoiles qui définit notre vie – et notre mort. Ce n'est pas lorsqu'une étoile se forme qu'un être humain naît – sans quoi nous vivrions des milliards d'années – mais le moment où sa lueur vient frapper la Terre pour la toute première fois, ce qui peut prendre des millénaires. Lorsqu'une étoile meurt, en revanche, il reste à la personne le temps qu'il faut pour que son éclat frappe notre planète. C'est en scrutant le ciel avec mon télescope que j'ai compris que SD-3 – située à une année-lumière – s'était éteinte depuis environ sept mois, et qu'il ne restait alors à un individu que trois mois à vivre. J'ai alors entamé des recherches pour retrouver mes pairs.

J'ai tout d'abord fait la connaissance de Mekhala, une jeune thaïlandaise de quatorze ans, une fille fascinante ; malgré son jeune âge, Mekhala a déjà foulé une bonne partie du globe. Elle est intrépide et pleine d'assurance, et je suis aujourd'hui fière de l'appeler mon amie.

Juno est un vénézuélien âgé de seulement huit ans. Il a perdu sa mère alors qu'il n'était encore qu'un bébé, puis son père quelques années plus tard. Ce statut d'orphelin m'a donné du fil à retordre lorsqu'il m'a fallu le retrouver, étant donné qu'il vit seul dans la rue. Et si, au premier abord, ses épais cheveux noirs lui barrant le front lui donnent un air froid et distant, passer ces dernières semaines en sa compagnie m'a révélé qui il est vraiment : un enfant attachant et curieux.

Me lancer dans cette aventure était un pari un peu fou, je le sais, mais il me tenait à cœur.

\*\*\*

Je pensai immédiatement que nous étions arrivés trop tard. Je commençai à faire mon deuil en silence lorsque l'individu s'immobilisa puis s'approcha prudemment de nous. Je découvris un jeune garçon dont la vigueur témoignait de sa bonne santé. Je compris, en voyant les écouteurs vissés dans ses oreilles, qu'il était juste en train de danser.

J'étais partagée entre le soulagement et l'incompréhension. Siad n'était-il pas censé être en train de vivre ses derniers instants ? Je tournai la tête vers ma gauche et cherchai du regard Mekhala. Ses yeux me contemplaient en retour et semblaient, sans un bruit, me fusiller de questions. Elle aussi semblait perplexe. Elle éleva alors sa voix claironnante pour apaiser nos doutes.

- « Es-tu Siad ? De Pretoria ? Né le deux juillet ? », demanda-t-elle au garçon qui nous balayait les uns après les autres d'un regard amusé.
- « C'est bien moi. Mais vous, qui êtes-vous ? », répondit le sud-africain.

Mekhala entreprit alors de lui expliquer la raison de notre visite, mais je l'arrêtai net dans son élan.

- « S'il est bien celui qu'on pense, on n'a pas le temps de lui expliquer », ajoutai-je pour justifier mon acte.

Je m'avançai alors vers Siad et, aussi doucement que possible pour ne pas l'effrayer, relevai ma manche droite pour lui désigner la tache de naissance ornant mon avant-bras. Il comprit aussitôt, je le vis dans son regard, et dévoila à son tour son épaule droite, sur laquelle un large losange, le même que le mien, était imprimé.

- « Tu es en danger Siad. Je n'ai pas le temps de t'expliquer comment, mais nous pouvons te sauver. Fais-nous confiance. », murmurai-je.

Je levai ensuite la tête vers Mekhala qui, comprenant mon signal, s'approcha en soulevant le tissu nacré de sa robe par-dessus son coude et posa sa main sur la mienne. Il ne manquait plus que Juno. Le moment que j'attendais – et redoutais – plus que tout depuis près d'un an allait enfin arriver. Mais le garçon ne vint pas. Son regard s'attardait sur le poignet découvert de la Thaïlandaise, où scintillait un délicat anneau d'or au bout duquel se balançait une chouette finement sculptée.

- « C'est un bracelet très précieux, pas vrai ? Il représente l'emblème de ta famille. Le mien est un corbeau, », s'empressa-t-il d'ajouter fièrement. Il dégaina vivement son propre poignet serti d'un anneau semblable à celui de Mekhala.
- « Il est magnifique, Juno. De tels bracelets sont pourtant typiquement fabriqués en Thaïlande. Cela m'étonne que tu en possèdes un toi aussi. », répondit-elle.
- « Il me vient de ma mère. Je suis le dernier héritier de sa famille et elle me l'a légué avant sa mort. », expliqua Juno, mû d'une émotion sincère.

Sur ces paroles, il s'approcha à son tour et vint ajouter sa paume à nos mains jointes sur l'épaule nue de Siad, accomplissant ainsi le rituel qui devait sauver la vie de ce dernier. Rien ne se passa mais il restait encore quelques secondes avant que la lumière de SD-3 ne cesse d'illuminer la Terre. Peut-être devons-nous attendre ce moment exact ? Alors que mes trois compagnons semblaient en proie à un grand soulagement, les dernières paroles de Juno me revinrent à l'esprit et je ressentis un doute. Et alors, tout s'éclaircit. La mère de Juno, décédée en lui donnant naissance, était thaïlandaise. Son père, vénézuélien, l'avait ensuite élevé seul avant de mourir à son tour. Mais Juno n'était pas né au Venezuela, pas plus que Mekhala, je le compris ensuite, en Thaïlande. Ses parents avaient beaucoup voyagé : cela voulait dire qu'elle pouvait être née n'importe où sur Terre. Au Venezuela peut-être ? Ce détail qui m'avait échappé était pourtant d'une importance astronomique. Si Juno était né en Thaïlande, et Mekhala au

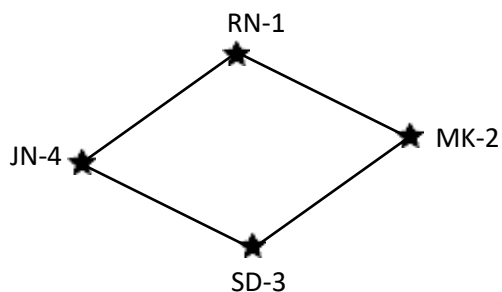
Venezuela, cela ne pouvait dire qu'une chose ; j'avais inversé leurs étoiles respectives. JN-4 était en fait MK-2. Ce qui signifiait également que l'astre de la pointe nord du losange était en fait celui du sud.

Tandis que les secondes qui nous séparaient de l'instant fatidique s'égrainaient lentement, le voile brumeux qui masquait l'écran opaque au-dessus de nos têtes s'éclipsa, comme pour m'offrir une dernière fois la chance de contempler ce spectacle si cher à mon cœur. Dans un mouvement devenu automatique, mes yeux cherchèrent Almydia, à droite de la lune, mais s'arrêtèrent cette fois non sur RN-1, mais sur la lueur vacillante de SD-3. Et tandis qu'elle rendait ses derniers instants de clarté, j'appréciai la beauté de cette étoile que je n'avais jamais pris la peine de contempler auparavant, celle qui, sans que je m'en rende compte, était la mienne depuis le départ.

Emily Thomas, 6G, IND Bertrix



**Almydia**





## All night,

*Paris, 18h25.*

Le soleil se couche doucement sur la ville encore agitée. Les rires des enfants retentissent au coin de la rue, ils profitent encore des derniers rayons de soleil. Bientôt, leur mère les appellera et chaque bambin rentrera chez lui, crevé d'avoir couru de tous les côtés pendant toute l'après-midi. Le vacarme ambiant des pots d'échappement accompagne tous ces hommes qui rentrent à la maison, après une longue journée de travail, plaisante ou pesante.



Chloé est penchée à la fenêtre de son appartement, au troisième étage d'un bâtiment situé en plein centre-ville. Elle profite de ces derniers instants de la journée. Cette atmosphère la détend, on croirait un film qui tourne au ralenti, dans la douceur des dernières lueurs du soleil couchant. Son alarme sonne, il est 18h30, l'heure pour elle de commencer à se préparer. Pendant quelques secondes, elle nie cette mélodie qu'elle a appris à détester après ces deux années et respire encore la douceur ambiante. Elle aime tellement se sentir dans cette bulle ; ou plutôt, elle a désespérément besoin de cette bulle.

Cela fait maintenant cinq minutes que cette foutue alarme sonne, Chloé ne peut plus l'ignorer. « Alarme de merde. Vie de merde » marmonne-t-elle en coupant le son de son téléphone. Chloé donnerait tout ce qu'elle a pour rester chez elle – et Dieu sait qu'elle n'a pas grand-chose – mais il faut bien gagner son pain, comme on dit. Elle se dirige jusqu'à sa chambre et enfle sa tenue de travail, en pensant à tous ceux qu'elle a vu rentrer chez eux. Pour eux, la journée se termine ; pour elle, elle ne fait que commencer. Elle se fixe dans le miroir et y voit une jeune femme blonde, quelques taches de rousseur et des yeux d'un bleu intense, soulignés par des cernes trop noirs ; elle retient ses larmes. « Allez, bientôt ce sera fini. » se dit-elle, comme tous les soirs. Elle sort sa trousse de maquillage et se met à l'ouvrage : hé oui, désormais, il suffit de mascara, de rouge à lèvres, d'eyeliner, de fards à paupières et de faux-cils pour devenir quelqu'un d'autre. Parce que dans le travail de Chloé, elle se doit de devenir quelqu'un d'autre, troquer son caractère réservé pour une allure séduisante. Elle se regarde dans le miroir et vérifie que sa double personnalité est bien en place : maquillage, tenue, talons, tout est en ordre. Il est 19h, l'heure pour Chloé de s'effacer pour devenir Lily-Rose, ce personnage qu'elle hait tant mais dont elle ne peut se détacher. Pour l'instant.

Avant de sortir, elle vérifie n'avoir rien oublié ; elle travaille trop loin de chez elle pour se permettre de rentrer. En ouvrant son agenda, elle sent son cœur dégringoler dans sa poitrine : « Putain, sept clients ! J'en aurai pour toute la nuit ». Elle ferme les yeux et se

concentre pour ne pas vomir, pour se calmer. Elle se force à ouvrir les yeux et vérifier le reste de ses effectifs de la soirée, qui sont malheureusement – ou heureusement ? – tous présents.

Lily-Rose sort de chez elle et, ne voyant aucune voiture, sort son GSM de son sac à mains et appelle Rémy, son patron.

- Allô ? Oui mec, tu comptes arriver aujourd'hui ou demain ?
- Calme tes nerfs, répond-il au bout du fil, j'arrive dans deux minutes. Il y a trop de bagnoles sur le périph'.
- Active, on se les gèle ici ! dit-elle en râlant.

Quelques instants plus tard, une voiture noire se parque à hauteur de la jeune femme, qui prend place à côté du chauffeur sans même le saluer. Elle sort immédiatement ses écouteurs qu'elle enfonce dans ses oreilles et balance sa musique à fond. Par la fenêtre, elle regarde les immeubles défiler et réfléchit. Comme tous les soirs, elle fait le point sur sa vie ; c'est comme une vieille cassette, usée d'avoir été trop visionnée. Elle se demande sans cesse ce qui a foiré, quel a été l'élément déclencheur de cette descente directe en enfer. Lily-Rose a vingt-huit ans ; elle entamait des études de psychologie, il y a de ça dix ans. Si elle avait su où elle atterrirait, elle ne se serait pas donné autant de peine... Pourtant, après cinq années d'études acharnées, elle est sortie fraîchement diplômée de l'université de Paris, motivée à se lancer dans le monde du travail. Mais dès le début, elle a dû faire face à trop d'embûches : elle qui rêvait d'ouvrir son propre cabinet, elle dût commencer par une série de stages barbant, dignes d'une arriérée et non d'une universitaire ! De nature téméraire, elle s'est battue dans l'espoir de gravir les échelons et acquérir son indépendance, ce qu'elle parvint péniblement à faire après cinq ans.

Pendant deux ans, elle réussit à s'entourer d'une petite clientèle, toutefois trop restreinte pour subvenir à ses besoins ; elle ne parvenait pas à boucler ses fins de mois et les dettes s'accumulaient. Son avenir était bouché, aucune sortie ne se pointait à l'horizon. Le coup fatal fut le rappel qu'elle reçut de son propriétaire, à qui elle louait un petit appartement, pour lui annoncer le délai d'un mois qu'il lui accordait pour rembourser ses dettes, sous peine de quoi elle serait mise dehors. Dans l'urgence et le besoin, elle n'eut pas d'autres solutions que de se tourner vers le pire : une s...

« Non ! Pitié ! Ne répétez pas ce mot, il m'humilie déjà assez tous les jours... ».

Faute de clients, elle ferma son cabinet et se dédia à cette activité, certes rentable, mais avilissante. Un jour, elle réouvrira son cabinet et se forgera un avenir digne de ses attentes. Elle s'en fait la promesse.

- Putain Lily, arrête de rêver ! On est arrivés. – lui cracha Rémy dans sa délicatesse habituelle, l'arrachant brusquement à ses pensées.

- Arrête de m'appeler Lily, tu sais bien que je déteste ça ! Je m'appelle Lily-Rose, bordel. Je sais que c'est un effort surhumain pour les quatre neurones qu'il te reste, mais quand même... - répondit-elle.
- Tu sais ce qu'ils te disent mes quatre neurones ? – lui répondit-il, menaçant.
- Je ne veux même pas savoir. – lui dit-elle en claquant la porte de la voiture.

Arrivée devant ce bâtiment qu'elle ne connaissait que trop bien, elle monta la volée de marches et pénétra dans le hall d'entrée. C'était un ancien hôtel, désaffecté mais étrangement bien conservé. Même s'il ne resplendissait plus de sa beauté d'antan, le hall était orné de toutes parts de colonnes et de marbre. Dans les années cinquante, il était très réputé pour son élégance et était fréquenté par les bonnes gens de Paris ; aujourd'hui, en 2015, on peut dire que la clientèle a changé...

Dehors, c'est la nuit noire. Lily-Rose le voit au travers des fenêtres en montant les escaliers de l'hôtel pour rejoindre son bureau. Elle a horreur de la nuit, ce n'est synonyme que d'angoisse et de peine. Quand le soleil se couche, il emporte avec lui le peu d'espoir et de joie de vivre qu'il reste en elle ; la nuit, telle un vampire, lui suce son éclat et l'entraîne vers les abîmes de la démence.

Elle arrive devant la porte de son bureau, son client est déjà là. Il l'attend. Son corps reste de marbre mais ses yeux brillent d'une flamme qui terrorise Lily-Rose. Elle connaît son rôle par cœur et le joue à merveille : sourire aguicheur, légers attouchements et déhanchements sexy avant de faire tourner doucement la clé qui lui ouvrira les portes de l'enfer. Pendant toute la nuit, quand elle se fera toucher, humilier, pénétrer, souiller, un seul mot tournera en boucle dans son esprit ; un mot rouge comme les flammes de l'enfer dans lequel elle dépérit, un mot noir comme le néant qui engloutit son cœur.

Salope.

Pierre-Yves Lavalleye, 6G, IND Bertrix

## Moonshadow

Nous sommes à Lumos, ce monde qui vous fait perdre la tête. Tout est créé pour vous donner envie, et vous influencer à vivre le restant de votre vie dans cette société superficielle. Le slogan de Sun City, là où je me suis installé avec ma tante, c'est "You never sleep, fun never ends". C'est littéralement ce qu'il se passe, si l'on se met en tête que tout le monde est



heureux. A Lumos, la nuit n'existe pas. Nous savons ce qu'est l'obscurité en théorie. Mais personne n'a jamais connu la nuit. Seuls les habitants du Darkside ont déjà vécu sans soleil. Le Darkside, c'est l'autre côté, l'autre univers. Le gouvernement nous hurle tous les jours que ce dernier est mauvais, dangereux, jamais on ne doit s'y aventurer. De toute façon, c'est impossible de retrouver le portail entre les deux mondes. Mais j'aimerais tellement découvrir un ciel étoilé, une nuit, un soir. Me coucher dans l'herbe et contempler la nuit, deviner les constellations, et observer la lune. Rose, ma vieille tante toute botoxée, me répète sans cesse que mes rêves doivent s'interrompre, et que seules mes études importent. Ma mère ne serait pas d'accord, mais que peut-elle dire maintenant de là où elle est ? Sa sœur est tout l'inverse d'elle : froide, piquante, vénale et surtout puissante. Elle m'interdit tout. Aucune sortie n'est tolérée en dehors du cadre scolaire, et encore moins de relations amoureuses. Rose déteste ce genre de "futilités" (au fond, je pense qu'elle ne veut pas que je souffre). Mais ce n'est pas elle qui m'empêchera de trouver l'amour, j'ai 17 ans, j'ai besoin de vivre.

Après les cours, alors que Tante Rose s'était rendue à un séminaire du gouvernement, j'en profite pour sortir en douce. Je prends ma bécane pour aller faire un tour, et recevoir une petite montée d'adrénaline. A un moment donné, la moto se met à pétarader quelques fois avant de s'arrêter. Sûrement une panne d'essence. Je me retrouve à marcher seul avec ma moto, sur une route abandonnée, et sans réseau. Après plusieurs dizaines de minutes, j'aperçois une maison, de la taille d'un manoir, mais blanche et vraiment délabrée. Je me résous à y entrer... J'y découvre un intérieur totalement inattendu : bien entretenu, propre et meublé. Quelqu'un vivrait-il ici ? Un étrange miroir, de la taille d'une porte, attire mon attention. Il est très sale et vétuste, mais bizarrement, il scintille. Soudain, je me sens aspiré d'une force démesurée, et je me retrouve propulsé puis je suis éjecté dans... Une ruelle ? Quoi ?? Mais ce n'est pas le pire... Je n'y crois pas ! Il fait nuit ! Mais comment est-ce possible ? Je me relève directement, et je m'avance, les yeux écarquillés, rivés vers ce ciel. Étoilé, éclairé, tellement magnifique. Cela ne fait aucun doute, nous sommes dans le Darkside. J'ai trop étudié le sujet pour me tromper. Mon

Dieu, j'y suis, je suis dans l'autre monde. Le portail était étonnamment facile à trouver, me dis-je. Ils auraient pu mieux le cacher.

- Ils le changent de place toutes les heures.
- Quoi ???
- Le portail, ils le changent de place toutes les heures, c'est pour ça qu'il est impossible à trouver.

Je suis interloqué. Quelqu'un viendrait-il de parler ? Qui est-ce ? Je ferais mieux de partir maintenant, je risque ma vie tout de même. Je pose quand même cette question débile :

- Il y a quelqu'un ?
- Bah oui, tu crois entendre des voix ? T'es schizophrène, l'ami ?

Je me retourne brusquement, et juste derrière mon dos, à quelques centimètres de moi, je la vois. Waw. Ma peur s'efface. Je décroche un sourire sournois.

- Tu ne me dis pas bonjour ? Tu ne connais peut-être pas ce mot. A Lumos, ce n'est sûrement pas ce qu'on apprend aux gens.
- Comment sais-tu d'où je viens ?
- Je lis dans les pensées...
- Sérieux ?? C'est génial !
- Non je rigole, je t'ai vu te ramasser le sol en sortant d'un mur à la vitesse d'un TGV. Ça me paraissait logique.

On commence à discuter, tout en marchant dans la ruelle. Elle est drôle, sincère et attentionnée. C'est rare dans notre monde. Mais surtout, elle est somptueusement belle. Je ne connaissais personne d'une pareille beauté. Cela en devient même gênant. Même son prénom me charme : elle s'appelle Adèle. Elle me demande pourquoi je ne la regarde pas. Je lui réponds en bégayant que je ne suis juste pas habitué à rencontrer de nouvelles personnes. Je trouve son rire mignon. Nous nous arrêtons en haut d'une série d'escaliers en pavé, donnant sur une bute. D'ici, on aperçoit tout le village vu d'en haut. C'est splendide. Adèle me regarde admirer la vue. Elle sourit avant de se rapprocher de moi. Nous restons sans bruit pendant quelques minutes.

Je ne vois pas le temps passer. Le portail a dû changer de place au moins 7 ou 8 fois depuis mon arrivée. Je n'y pense pas. Et puis, cela m'importe peu. Je suis bien, cela faisait longtemps. Rien ne me retient à Lumos. Je ne me suis attaché à rien dans ce monde, si ce n'est aux souvenirs lointains que j'ai partagé avec mes parents. Je n'ai aucun lien affectif avec Tante Rose, et mes amis sont probablement en train de faire la fête en mon absence. Ainsi, je préfère passer plus de temps avec ma nouvelle amie, avec qui j'espère garder un souvenir sucré.

Soudain, une alarme venant de haut-parleurs, se met à tonitruer dans toute la ville. Je demande, inquiet :

- Que se passe-t-il ?
- C'est eux. Il faut s'en aller.
- Qui eux ? Qu'est-ce qu'il y a ??

Je m'inquiète davantage.

- Tu dois t'en aller. C'est dangereux s'ils te trouvent ici.
- Mais pourquoi, qui sont "ils" ?
- C'est l'armée. La tienne. Celle de Lumos.
- Quoi ? Mon inquiétude se transforme en stupeur. je ne savais pas que l'armée venait dans le Darkside, et que des alarmes prévenaient cette situation. D'où ma question : Pourquoi une alarme ?
- Les soldats ne sont pas si inoffensifs.
- Comment cela ?
- Ils ne viennent pas pour un contrôle de patrouille ! Ils viennent pour tuer !

Je reste sans voix. Comment les habitants de Lumos, si heureux, si superficiels, pourraient être capables d'un tel acte ? Adèle prend ma main, et m'emmène avec elle, car évidemment, nous ignorons où se trouve le portail.

Alors que nous galopions dans les rues, un soldat du gouvernement, qui m'était étrangement familier, surgit pour nous arrêter. Quelques secondes plus tard, cinq autres soldats débarquent derrière lui. Mais parmi eux, je la vois, elle. Que fait-elle ici ?

- Tu la connais ? me demande Adèle, en m'observant dévisager cette femme.
- C'est...
- Ta tante.
- Oui. Rose.

Je sens mon sang se glacer dans l'entièreté de mes muscles, et un frisson me traverse le corps.

- Ah Cole. Que fais-tu donc ici mon garçon ? me lance ma tante d'un air mesquin et supérieur.
- Je peux tout t'expliquer, j'étais sorti faire...
- Tais-toi. Combien de fois t'ai-je dit de ne jamais venir ici ! Pour en plus rencontrer cette... fille ! Tu comptes désobéir à toute ton éducation ?
- Tante Rose, ce n'est pas ce que tu crois, ce monde est différent...
- Je ne veux rien entendre. Je viens ici beaucoup plus souvent que toi, je sais ce qu'il s'y passe.

- Quoi ? Tu veux dire que tu es déjà venue dans ce monde ? Comment oses-tu ? Pourquoi ?
- C'est pour le bien de Lumos.
- Vous tuez des gens, tante Rose ! D'ailleurs, je ne veux plus t'appeler Tante Rose. Je vais t'appeler Rosalia, comme tu le détestes.
- CA SUFFIT ! Maintenant tu viens avec moi. Et sans discuter. Ce ne sera pas sans conséquences ce que tu as fait.
- Je ne viendrai pas. Je refuse de te suivre.

Elle s'adresse aux hommes derrière eux.

- Soldats.

Ceux-ci me prennent de force, tandis que deux autres emmènent Adèle derrière un bâtiment. Pour la première fois, depuis le jour où mes parents sont partis, une larme de tristesse se perle et coule sur ma joue. Je ne fais pas attention aux chemins qu'on emprunte pour se rendre au portail. Nous passons de l'autre côté, mais je ne sens rien, pas de sensation. Je suis vide.

Deux mois s'écoulent. Je repense sans cesse à la dernière fois que j'ai vu Adèle, se faisant emporter par ces misérables soldats. Je préfère ne pas y penser. L'idée me terrifie. Elle ne peut pas... Avec le recul, je sais maintenant. Je sais que je ressentais quelque chose pour elle. Au début, elle me plaisait, je m'en doutais. Elle avait cet aspect en plus, je ne saurais le décrire. C'était comme un aimant, elle m'attirait. Je ne sais pas dire comment, ni pourquoi, mais en lui parlant, je ressentais au fond de moi cette boule qui brûlait. Intense.

A cet instant, j'ai comme une révélation. Je ne l'ai pas vue mourir, elle est donc peut-être encore en vie. J'ai besoin de le savoir et surtout de la retrouver. Je prends mon courage à deux mains, et je dévale les escaliers en appelant :

- Tante Rose ?!
- Je suis ici Cole.
- Dis-moi où il est.
- Pardon ?
- Le portail, dis-moi où il est !
- *Cole*, dit-elle sur un ton moqueur.
- Tu me dis où se trouve le portail, maintenant, où tu ne me reverras plus. Je sais que tu ne peux pas comprendre. Mais pour la première fois depuis que papa et maman sont morts dans ce foutu train, j'étais heureux, je me sentais enfin respirer. Tu ne peux pas m'enlever ça. Tante Rose, si tu ne me le dis pas, tu regretteras toute ta vie cet instant. Prouve-moi enfin, pour une fois, que tu m'aimes.

Je vois ses yeux se remplir, sans qu'elle ne verse une larme. Elle n'est plus dans le contrôle. Je ne parle jamais de mes parents. Je pense qu'elle a compris.

- En ce moment, il se situe à New-Pise, 27, Avenue de Sun City. C'est dans un Blue bar désaffecté. Dépêche-toi, tu n'as plus que 16 minutes.
- Merci, vraiment.

Elle acquiesce la tête, en laissant échapper un sourire du coin des lèvres.

Je ne prends rien avec moi, et je cavale les rues jusqu'à la sortie de la ville. Un taxi veut bien me conduire jusqu'à destination.

Je me rends dans le bar, et je vois directement le portail : le miroir derrière le bar, aussi sale, qui scintille de la même façon. Je me précipite sur lui. Avant même de l'atteindre, je sens qu'il m'aspire. Encore plus fort que la première fois, je suis balancé dans tous les sens. J'arrive devant une vieille église, dont le clocher domine le ciel étoilé. C'est toujours aussi magnifique. Je me reconcentre, et interpelle le plus de monde possible pour qu'ils m'indiquent si Adèle était ici. Hélas, personne n'a su me répondre. Je me met à paniquer. C'est impossible. Tous ces discours, ces espoirs perdus, pour que ma souffrance soit encore plus intense. Non, je ne peux pas y croire.

- Salut l'ami...

Je me retourne et je la vois. Adèle, c'est elle. Enfin ! Je ne sais pas quoi faire. Je balbutie :

- Comment t'as su que...
- Chuuut.

J'ai envie de l'embrasser. Mais ressent-elle cette même envie ?

C'est alors qu'elle me prend la taille, et me rapproche d'elle. Son parfum m'enivre. Elle me souffle "oui" à l'oreille, avant de se rapprocher de mes lèvres... Nous nous échangeons plusieurs baisers. Je lui mordille la lèvre et des frissons m'envahissent, je me sens envoûté.

Mais, comment a-t-elle su, pour me dire "oui" ? En réfléchissant, voilà pourquoi elle savait que je pensais au portail, au moment de notre rencontre...

- C'est pas bien de mentir.

Elle rigole. Nous nous regardons longuement.

C'est à cet instant, pourtant si long et si magique, sous une pluie d'étoiles, la lune éclairant nos visages, que l'alarme retentit de plus belle.

Je la serre davantage dans mes bras, quand elle se recule pour m'annoncer :

- Je dois partir, mon père est de l'autre côté, il est en danger.



- Ne pars pas je t'en supplie.
- Je reviens vite, je te le promets.

Ainsi, elle s'éloigne, et je me retrouve seul, face à ce ciel. A tout jamais.

Laurie Magnan, Aurélien Ali, 6G, IND Bertrix

## La Valse à mille temps

*Une  
valse ça  
s'entend  
A chaque  
carrefour*

*Dans Paris  
que l'amour  
Rafraîchit  
au  
printemps*

*Une valse à mille temps*

Jacques Brel, *La Valse à mille temps*

*Temps zéro.*

Madame,

Le souvenir de notre rencontre dans le parc Monceau, par cette belle après- midi ensoleillée de juin 1912, ne cesse de se dessiner dans ma tête, comme un flashback impétueux aux notes amères mêlées de sucré.



Je revois votre frêle silhouette, timide, jolie, vêtue d'une jupe longue vert d'eau découvrant vos chevilles délicates, ainsi que d'un ravissant chemisier blanc qui vous seyait au teint. Vous étiez coiffée d'un chapeau de paille, et vos lèvres, fines, peintes en rouge vif, ne souriaient pas.

Un enfant a crié dans le bac à sable, à deux pas du banc sur lequel vous étiez assise, et vous avez levé la tête, alertée par cet appel à l'aide qui n'en était pas un. Je me suis demandé si vous étiez mère. Vous n'en aviez pas l'air. Je n'aurais su dire pourquoi. Vous vous êtes redressée pour épousseter votre jupe et réajuster votre tenue. J'ai trouvé vos manières douces et maladroitement ; cela m'a attendri.

Pour attirer votre attention, j'ai fait mine de laisser échapper de mes mains la mallette en cuir dont je prenais habituellement grand soin. Mon stratagème a eu l'effet escompté : vous vous êtes tournée dans ma direction, si lentement que je me suis senti

bête d'avoir osé vous déranger, d'avoir eu le cran de perturber l'aura de paix dans laquelle vous paraissiez flotter. Finalement, nos regards se sont croisés pour la première fois. On entend souvent dire que les yeux sont les soupiraux de l'âme ; jamais je n'oublierai la triste couleur dont étaient teintés les vôtres, prunelles aux iris clairs et fatigués. Vous n'étiez pas comme les autres, vous sembliez absente, et c'est ce vide dans votre regard brisé que j'ai aimé, aussi fort que je vous ai aimée.

L'inconnu du parc Monceau

\*\*\*

*Temps un.*

Madame,

Le lendemain de notre rencontre, je suis retourné au parc, dans l'ardent espoir de vous y trouver. Suite à votre départ précipité de la veille, je n'avais pensé qu'à vos yeux peïnés, et j'avais même eu l'indécence (l'audace, me direz-vous), d'aspirer à un jour vous voler un sourire.

Instantanément, je vous ai reconnue, là, assise sur votre banc, les cheveux remontés en un chignon romantique piqué de fleurs de jasmin fanées. Prenant mon courage à deux mains, je me suis approché de vous et vous ai saluée. Vous n'avez pas répondu à mon bonjour. Pas tout de suite. Vous avez préféré nous faire attendre, ma mallette en cuir, mes joues empourprées et moi. J'ai trouvé votre attitude cruelle, mais cela me plaisait. Quelque chose en vous m'intriguait.

« *Qui êtes-vous ?* ». Je me suis délecté de votre voix. Douce et fragile, façonnée à votre image. Cette fois, c'est moi qui ai gardé le silence, les mots ne me semblant pas de circonstance pour m'exprimer, du moins pas à vos côtés. Vous aviez l'air d'apprécier le calme, aussi me suis-je tu, pour vous apprivoiser.

J'ai plongé mon regard dans le vôtre. Si les iris sont comme les diaphragmes de l'œil, les vôtres semblaient vous empêcher de respirer. J'ai trouvé cela tant magnifique que triste. Je n'ai pas compris.

J'avais envie de toucher votre peau, si fine qu'en la frôlant j'aurais pu l'écorcher, alors je vous ai tendu la main, et lorsque j'ai senti vos doigts graciles se glisser à travers les miens, grossiers, j'ai eu le sentiment que vous m'offriez votre confiance, que vous me faisiez une promesse, à moi, l'inconnu du parc Monceau. J'ai

serré mon étreinte plus fort, apportant un peu de chaleur à vos mains gelées, faibles de mélancolie, tandis que vous réchauffiez mon cœur. « *Apprenez-moi à danser* ». Nous avons entamé une valse, nos pieds flottant sur l'herbe perlée de rosée. 1, 2, 3, vos pas dansaient, étourdis mais élégants, 4, 5, 6, gauches mais charmants, 7, 8, novices mais tendres et désarmants. Vous étiez ma princesse, j'étais votre chevalier de fortune. Ce soir-là, j'aurais préféré me déguiser en voleur, mais votre sourire n'était pas aisé à dérober.

L'inconnu du parc Monceau

\*\*\*

*Temps*  
*cinq-cents.*

Madame,

Lorsque nous nous sommes vus pour la troisième fois, nous étions mercredi. Je suis arrivé au parc, sans ma mallette en cuir, parfumé d'eau de Cologne que j'avais vaporisée avec parcimonie dans le creux de mon cou et sur mes poignets. Je voulais être agréable, pour vous, parce que, si vous n'aviez pas l'air sensible au bruit, vous deviez certainement l'être aux odeurs.

Je vous ai fait signe, à quelques mètres de votre banc, mais vous n'avez pas semblé me reconnaître, aussi suis-je venu à vous. « *Qui êtes-vous ?* ». Votre question m'a décontenancé. Je vous l'ai retournée. « *Lilianne* », m'avez-vous chuchoté à l'oreille. J'ai trouvé votre confidence délicieuse. Amateur, je vous ai demandé si je pouvais vous appeler par votre prénom, voyez-vous, il était si joli, et vous avez souri, vous avez souri, Lilianne, vous avez souri. Merveilleusement, vous avez souri. J'ai aimé cet instant comme j'aimais votre odeur de musc et de fleur d'oranger. Vous n'avez pas remarqué mon eau de Cologne. Ce mercredi-là, peu m'importait.

Nous avons recommencé notre danse là où nous l'avions abandonnée le jour d'avant. 9, 10. 1, 2, 3. « *Tu danses bien* ». J'ai laissé échapper un rire timide. Votre « *tu* », était tendre, insouciant. Il m'a plu.

L'inconnu du parc Monceau

\*\*\*

*Temps mille.*

Lilianne,

Nous avons pris l'habitude de nous retrouver tous les jours, en secret, comme deux amants clandestins, nous accordant quelques heures de répit lors desquelles nous nous abandonnions à nos songes absents, car c'était comme ça, avec vous ; nous ne parlions pas, nous dansions un peu, nous rêvions beaucoup.

« *Qui êtes-vous ?* ». J'ai fini par cerner, Lilianne, bien trop tard, et j'en suis désolé, la personne que vous étiez. Une femme malade, non pas de tristesse, mais de souvenirs envolés. Dans vos pensées.

Il faisait nuit. Vous, vous aimiez le jour. Pour vous distraire, je me suis surpris à vous raconter mille et une histoires aux couleurs folles et exotiques tandis que nous dansions ; vous étiez une jeune princesse assoiffée de liberté, une demoiselle intrépide et courageuse, une guerrière révoltée.

Le soir, nous aurions pu nous asseoir dans l'herbe pour contempler les étoiles de Paris, mais je préférais celles de vos yeux, plus belles parce qu'elles étaient éphémères, durant le temps d'une aventure. J'ai trouvé à vos iris une beauté tout autre que celle de notre première rencontre : ils étaient les florilèges de vos souvenirs oubliés.

Hier, vous étiez en retard au parc Monceau. En vous attendant, j'ai songé à vos « *Qui êtes- vous* », auxquels j'aurais pu répondre que je m'appelais Jean-François, que j'étais cordonnier, le meilleur de tout Paris, sans prétention. Qu'avant cela, j'avais voulu devenir physicien, mais que l'influence de mes parents avait eu raison de moi. Que j'aimais l'hiver, l'odeur des pages de journal, la crème brûlée, *vous*. J'aurais pu vous raconter mon enfance, chaotique, mon adolescence, tourmentée, mon entrée dans la vie adulte, libérateur. J'aurais aimé vous épancher mes joies et mes peines, Lilianne, mais je ne parlais pas de souvenirs avec vous, car vous n'en aviez pas. Car vous n'en aviez plus.

Hier, vous étiez en retard au parc Monceau. Je vous ai attendue. Vous n'êtes pas venue. Vous êtes malade, Lilianne, je comprends, je ne vous en veux pas. Vous avez oublié.

Je ne souhaite pas nos adieux déchirants, mais chaleureux et sereins, semblables à la bulle dans laquelle vous me faisiez voyager. Nous n'avions pas fini

notre valse. Je la terminerai pour vous. Pour *nous*. Je vous ferai virevolter au rythme du vent. Je vous le promets. Au revoir, Lilianne.

Je vous embrasse tendrement,

Jean-François

### **La Valse à mille temps**

*(1 2 3) pas-de-valse (4 5 6) pas-de-valse (7 8) 2 pas (9 10) pas-de-valse. [Recommencer 99 fois]*

#### **Hommes**

*(1 2 3) Gauche-droite-gauche (4 5 6) Droite-gauche-droite (7) Gauche (8) Droite (9 10) Gauche-droite-gauche | (1 2 3) Droite-gauche-droite (4 5 6) Gauche-droite-gauche (7) Droite (8) Gauche (9 10) Droite-gauche-droite*

#### **Femmes**

*(1 2 3) Droite-gauche-droite (4 5 6) Gauche-droite-gauche (7) Droite (8) Gauche (9 10) Droite-gauche-droite | (1 2 3) Gauche-droite-gauche (4 5 6) Droite-gauche-droite (7) Gauche (8) Droite (9 10) Gauche-droite-gauche*

Emma Bernard, 6G, ISM Neufchâteau

## Die Young

On ne peut pas dire qu'avant cette nuit-là, tout allait bien. Certains signes, si les professeurs de Rick y avaient prêté attention, auraient pu lui faire éviter ces souffrances. Son attitude renfermée, ses réactions disproportionnées ainsi que les bleus couvrant son petit corps frêle auraient pourtant dû alarmer ses enseignants. Hélas, dans ce quartier pauvre sud-newyorkais, un enfant battu de plus ou de moins, cela n'ébranlait personne.



Ce jour-là, Greg, le père de l'enfant, avait été licencié de son poste de videur dû à la faillite de la boîte de nuit dans laquelle il travaillait. Sa seule réaction fut de se rendre au bar du coin pour se saouler en espérant oublier ses problèmes. Après tout, il avait toujours vu son père répéter ce rituel de soir en soir ; après quoi celui-ci le fouettait à coup de ceinture, sous prétexte que Greg le regardait de travers.

L'élément véritablement déclencheur de la suite avait été la découverte de sa femme, la mère de Rick, au lit avec un autre homme. Cette dernière n'avait pas prévu que son mari rentre deux heures avant la fin habituelle de son service. Son mental, déjà affecté par sa grande dose d'alcool dans le sang, subit la nouvelle comme un coup de foudre. Greg n'était plus que rage et fureur. Après avoir expédié l'intrus à coup de poings puissants et comprimé les voies respiratoires de sa femme jusqu'à l'asphyxie, c'est sur Rick que cette fureur s'abattit. Endormi peu après la venue du remplaçant de son père dans le lit parental, celui-ci fut extirpé de son sommeil de la même manière que l'on peut l'être sous les bombardements ; brusquement, avec violence et fermeté. La scène qui suivit dégagea tout ce qu'il y avait de plus pervers et de sadique en ce personnage. Le corps de l'enfant fut malmené, pénétré, privé de toute considération en tant que personne. Le petit n'était plus qu'un objet servant de défoulement à son propriétaire, pris de haine contre l'humanité. Laisant sa progéniture jonchée à même le sol, tel un vieux linge sale, l'homme finit par émerger de son état de non-contrôle ; son conscient, enfoui sous un amas de colère et de morosité, réapparut. C'est alors un réel dysfonctionnement que subit Greg, confronté à la vision de ses actes, pièce après pièce. Sous le choc, il fit disparaître son mal être entre les brins de la corde qu'il enlaça autour de son cou.

Vingt-quatre ans plus tard, Rick obtint son diplôme d'infirmier. Son parcours ne fut pas de tout repos. Cet être fracassé, anéanti par le destin qui lui avait été attribué, mis beaucoup de temps à se reconstruire. Une reconstruction, ou plutôt une stabilisation lui ayant permis de réussir ses études. Les autres aspects de sa personne n'ont pas eu la chance de suivre la même évolution. Au niveau social, le peu d'assurance du garçon a été complètement anéantie. Il s'est construit seul, épaulé par les éducateurs d'un centre pour mineurs. L'événement qu'il a enduré, en abimant une part de sa raison, lui a laissé de nombreuses séquelles psychologiques. Ce qui en résulte vingt-quatre années plus tard, du moins du côté de la face visible de l'iceberg, un personnage d'apparence ordinaire, tout droit sorti d'une école de bonne réputation. Cependant, de l'autre côté, immergée à l'abri des regards, une obsession grandit en Rick. La profession de médecin, ce n'est pas un hasard s'il la visait, puisque son objectif consiste à préserver les nouveau-nés qu'il rencontre dans le cadre de son travail, d'une expérience aussi épouvantable que la sienne. Ce peu importe les moyens employés.

On peut dire que Rick a eu de la chance puisque peu de temps après avoir obtenu son diplôme, il fut employé dans un énorme hôpital de Brooklyn. Cet endroit étrange abrite un manque d'hygiène et de propreté important. Le bâtiment ainsi que le mobilier sont très vieux. Une odeur de moisissure tapisse les murs. Cette atmosphère ne dérange pas Rick, au contraire il s'y sent merveilleusement bien. Non loin de son cabinet, à l'étage en dessous, des cris de nouveau-nés envahissent les couloirs. Lorsqu'il a un peu de temps pour souffler entre ses nombreuses consultations pré-avortements, Rick se rend régulièrement à la maternité. Celui-ci aime observer les familles se réjouir de leur nouvel enfant. Ce qu'il a vécu pendant son enfance lui a apporté une grande capacité d'analyse. Ce jour-là, son attention fut attirée par un couple qui se disputait. Leurs hurlements résonnaient sur trois étages. Leur bébé assistait à la scène. Même s'il est certain que celui-ci n'y comprenait rien, on lisait sur son visage un mélange de peur, de tristesse et d'incompréhension. Il se mit à pleurer. Son père l'a pris et l'a secoué brutalement. Rick ne pouvait pas le laisser subir de telles choses. Si ce père le brutalisait ainsi pour de simples pleurs après seulement quelques heures sur terre, comment cela allait-il terminer ?

Il est clair que sa première fois n'a pas été facile et qu'il n'y a pas pris plaisir. Cette nuit-là, une brise de vent frôlait tout son corps jusqu'à lui donner des frissons. Il tremblait. L'adrénaline montait. Il devait le faire. En traversant l'entrée de l'hôpital, les questions se bousculaient dans sa tête. Il ne pouvait pas faire demi-tour. C'était son rôle, il devait lui



venir en aide. Arrivé à la chambre, il ouvrit la porte doucement. Un grincement se fit entendre. Personne ne réagit. Au milieu, dans un landau en bois, une petite chose dormait paisiblement. Rick la saisit en faisant attention à ne pas réveiller la mère qui dormait juste à côté. Il s'enfuit dehors avec elle. La petite se mit à hurler. C'est dans une rue non loin de l'hôpital qu'il s'en occupa. Le bébé s'endormit dans un sommeil si profond que jamais il ne s'enréveillerait.

Le lendemain, tous les habitants de New-York ne parlaient plus que du bébé disparu. Une enquête fut ouverte. Par chance, Rick était éloigné de tout soupçon. Après des mois d'enquête sans résultat, les recherches furent abandonnées. Rien ne dissuadait Rick de continuer ses horreurs. Au fur et à mesure des années, les meurtres se multipliaient. Ceux-ci restaient cependant espacés de quelques années : c'est de cette manière qu'il ne se fit jamais prendre. Il y prit goût, il n'agissait plus par compassion mais uniquement dans le besoin d'assouvir ses envies meurtrières. La douceur qui emmenait ces nouveau-nés vers l'au-delà le passionnait. Une vie qui aurait pu être si traumatisante s'évaporait avec tendresse.

Un premier lundi de décembre, alors que Rick lisait tranquillement son journal dans son petit cabinet insalubre, une page l'interpella. Sur cette page figurait un visage qui ne lui était pas inconnu. Un titre choc surplombait cette photo : « Des parents jettent leur bébé dans une benne à ordures après l'avoir fait suffoquer dans un sac ». Même pour Rick et son côté de meurtrier, cette histoire faisait froid dans le dos. A travers l'article, on pouvait lire qu'un petit être avait été tué sauvagement par ses propres parents, la nuit du samedi au dimanche. Il reconnut directement ces deux parents. Ils les avaient déjà croisés. Le destin tragique qu'il avait pu épargner à l'un avait littéralement créé deux monstres qui aujourd'hui, s'en étaient pris à leur cadet. Cela remettait tout en question. Rick avait beau être intelligent, son esprit était étroitement renfermé. Il ne réfléchissait jamais plus loin que le bout de son nez. Il n'avait jamais imaginé que tous ces parents pourraient procréer à nouveau. Il s'en prenait aux mauvaises personnes. Dorénavant, les choses allaient changer.

Juliette Gross, Jonas Etienne, Joséphine Stévenart, 6G, ISM Neufchâteau

## Pour deux âmes solidaires (Part.1)

Quelque part au Nord de Vladivostok, Yuri attend son bus comme tous les matins. La neige a déposé un voile blanc sur la ville, il arrive à peine à distinguer les voitures en face de lui. La route est couverte de bosses les unes plus profondes que les autres. Les automobiles sont les mêmes depuis qu'il est enfant, seule la couleur a changé. La rouille qui ronge les voitures aide à les distinguer. Il aperçoit avec beaucoup de difficulté les phares vieillissants du bus. Il entre dedans et se met à sa place habituelle, au milieu. Depuis une semaine il a remarqué une nouvelle passagère. C'est une belle femme avec des cheveux blonds descendant jusqu'aux épaules et un manteau en fourrure qui épouse avec grâce ses courbes. Elle a des yeux bleus aussi froids que l'océan. Yuri est tombé sous son charme la première fois qu'il l'a vue. La jeune femme s'assoit à côté de lui, il est fort déstabilisé mais essaie de garder son sang-froid, son cœur bat extrêmement vite. Les deux jeunes adultes s'échangent des regards curieux et intrigués, pendant un court instant, l'univers semblait s'être arrêté. Le silence se brise quand le bus roule sur un nid de poule, la femme est projetée contre les épaules robustes de Yuri, les deux rougissent en même temps, puis un nourrisson se met à pleurer et les deux commencent à rigoler. Il lui demande si elle va bien et c'est ainsi que la discussion est lancée. Pendant les trente prochaines minutes, ils ne se quittent pas des yeux. Yuri en apprend beaucoup sur elle. Elle se nomme Katarina, elle vient d'emménager dans une rue voisine de celle de Yuri. Elle est issue d'une famille riche comme lui. Ils ont décidé de se donner rendez-vous le samedi soir afin que Yuri fasse découvrir la ville à sa nouvelle amie.



Yuri se prépare pour son rendez-vous avec elle. Après avoir pris une douche bien froide, il se regarde dans le miroir en se demandant comment il a fait pour intéresser cette jeune femme. Ils ont à un peu près le même âge. Yuri se remet en question, comment un homme comme lui peut plaire à une femme comme elle ? Il n'est pas repoussant, au contraire, il fait facilement un mètre nonante, plutôt musclé avec une belle chevelure brune. Ses yeux sont d'un bleu profond, n'importe quelle femme pourrait s'y noyer. Il se dépêche pour arriver en avance, il enfle son jeans, met un manteau en cuir sans oublier de s'imbiber d'un parfum, puis se précipite dehors. Il arrive une dizaine de minutes en avance et voit au loin la jeune femme. Il se penche pour lui faire la bise, elle sent bon, un nectar fruité parcourt tout son corps et le déstabilise. De même pour Katarina, elle s'est sentie envoutée par l'odeur

de son ami. Après cette courte interaction, une certaine tension est venue s'immiscer entre les deux célibataires. Ils ne voient pas le temps passer, plus d'une heure s'est déjà écoulée. Yuri remarque qu'elle a les mains glacées, donc propose d'en finir avec cette balade. Mais Katarina lui tend la main pour la réchauffer. Il était stupéfait mais accepte avec joie. La promenade continue de plus belle, les deux tourtereaux marchent avec cette attraction qui les suit depuis le début. Avec des regards discrets, Yuri contemple la jeune femme, il l'admire comme si c'était la première fois qu'il voyait une femme de sa vie. Katarina fait de même, elle est hypnotisée par le jeune homme, elle savoure toutes les parties du corps sans qu'il le sache. Ils s'arrêtent sur un banc, Yuri enlève le duvet de neige qui venait de s'installer et propose de se reposer. Il s'assoit puis elle vient se coller délicatement à lui. Ils se regardent quelques instants les yeux dans les yeux. Sans parler, ils font le même geste en même temps. Le cœur de Yuri s'emballa, une soudaine envie vient envahir le corps du jeune homme. Il veut mieux la connaître. Elle veut mieux le connaître. Le baiser fut court mais intense. Katarina lui propose de l'accompagner jusqu'à chez elle pour boire un verre. Il accepte sans hésiter et propose d'y aller avec sa voiture.

Il fait encore nuit, plus aucun véhicule ne circule à cette heure tardive. Les seuls lampadaires allumés clignotent sans cesse. Katarina prétexte avoir peur pour se coller à Yuri. D'un air naturel, il met son bras autour d'elle, comme une barrière protectrice. Sur le chemin du parking, la jeune femme crie. Yuri a eu peur mais se ressaisit rapidement. C'était un petit écureuil brun, il devait chercher sa mère. Katarina le regarde et commence à rougir, elle a honte d'avoir poussé un cri à cause d'un si petit animal. Leurs regards se croisent et ils commencent à rigoler. Le parc est situé à une vingtaine de minutes de chez Katarina en voiture. Sur le moment, Yuri ne fait pas attention à ce détail mais se demande comment elle est venue jusqu'ici. Après quelques minutes dans la voiture sans trop parler, les deux jeunes commencent à être plutôt à l'aise. La main gauche plaquée contre le volant, la main droite vient se poser naturellement sur la cuisse de la passagère. Elle le regarde étonnée et Yuri commence à enlever sa main. Elle réagit en disant qu'il peut la laisser, donc il s'exécute sans réfléchir. Pendant le reste du trajet, elle caresse sa main comme si c'était un bébé. Une fois arrivé devant chez elle, il gare la voiture, sort et ouvre la portière à la jeune femme. Elle sort et passe devant lui pour ouvrir la porte, encore une fois, Yuri sent son parfum, et encore une fois il est envouté. Il entre dans le salon et s'assoit sur le canapé, son hôtesse lui propose un verre et part dans la cuisine le préparer. En attendant Yuri observe la pièce dans laquelle il se situe, un haut plafond blanc avec des gravures. En face de lui est située une grande

fenêtre qui donne vue sur la haie. Les rideaux sont noir anthracite. Et à ses pieds il voit une table basse blanche accompagnée d'un parquet en chêne. Une décoration pas trop chargée mais très belle orne la pièce. Katarina a pris le temps de se changer et arrive avec les deux verres de whisky. Yuri s'est presque levé quand il l'a vue. Son seul vêtement est une chemise bleue à carreaux beaucoup trop grande. Elle lui demande si elle doit encore se changer, Yuri fait un simple geste de la tête et lui propose de s'asseoir à côté de lui.

Le temps passe et les verres se vident. Yuri commence à avoir l'alcool qui lui monte à la tête, de son côté Katarina est de plus en plus tactile avec lui, elle lui touche les mains ou encore lui fait de temps en temps des tapes sur l'épaule. Une nouvelle fois leurs regards se croisent, puis en même temps ils se rapprochent l'un de l'autre. Tout à coup, il se lève et lui dit de l'attendre ici, sans bouger. Elle accepte et l'attend comme un petit chiot. En revenant il lui dit se fermer les yeux, Katarina ne sait pas ce qu'il va faire mais s'exécute quand même. Elle commence à être impatiente. Il lui dit de ne surtout pas ouvrir les yeux, ou sinon il sera en colère. Elle acquiesce de la tête pour dire qu'elle a compris. Il se rapproche calmement et commence à lui mordiller l'oreille. La jeune femme ne peut garder les yeux fermés très longtemps, après même pas une vingtaine de secondes elle les ouvre. Mais ce qui devait arriver arriva. Ils s'embrassent et s'enlacent sur le canapé. Après une courte période indéterminée, ils se relèvent et décident de reprendre un dernier verre avant d'aller dans la chambre à l'étage. Katarina a encore le souffle chaud, elle respire fort et n'essaie même pas de s'en cacher. Yuri est dans le même état. Une fois les verres vidés, ils courent vers la chambre comme des enfants qui voulaient jouer à un nouveau jeu. La nuit est torride, le lit grince fort et des hurlements se font entendre.

Après de longues heures passées côte à côte, il est l'heure de se coucher. Yuri s'endort dans les bras de Katarina. Ils ont chaud mais restent dans les bras l'un de l'autre quand même. Au milieu de la nuit, Yuri se réveille car il ne sent plus la peau toute douce de la jeune femme. A la place il trouve un bout de papier avec l'odeur de la femme. Il est écrit '*Rejoins-moi au bar Wild Turkey Bourdon à Moscou vers 20h00 dans une semaine, j'ai eu un imprévu mais on se reverra très vite.*' La lettre est signée avec du rouge à lèvres rouge. Il se demande s'il doit y aller mais décide tout de même d'y aller pour elle.

## Rainy day, dream away

*Seattle, 1926*

Le moteur vrombit, le souffle de Crevette-Non s'emballe et embue le pare-brise. Les litres de whisky brinquebalant à l'arrière de son Aston-Martin attisent la convoitise des policiers sur ses talons. Peu à peu l'écho des sirènes se fait plus lointain, le contrebandier risque par-delà son épaule un coup d'œil bref, hâtif, mais fatal. Les pneus dérapent sur les feuilles mortes, le véhicule dévie dangereusement de sa trajectoire, dévale la falaise et s'enfonce dans les eaux troubles du Puget Sound.



Je suis extrêmement nerveux, cela fait plus d'une heure désormais que je m'impatiente devant le bureau du Maire. *“Entrez inspecteur McBride je vous en prie”*. *“Bonjour monsieur Lewis, merci de m'accorder une once de votre temps précieux”*. Nous échangeons un franc sourire, gage de nos nombreuses années de collaboration. *“Bien, je préférerais que votre présence soit due à une simple visite de courtoisie mais on m'a rapporté que le contrebandier avait filé entre les doigts de votre équipe cette nuit. La situation est grave, je me démène pour arracher cette ville à la contrebande qui la gangrène. Si vous ne parvenez pas très vite à faire avancer l'enquête, le dossier se verra confié à quelqu'un d'autre”*. Cette enquête est bien trop importante pour moi, je ne peux pas me permettre de la laisser s'échapper... *“Bien Monsieur, vous savez à quel point cette affaire me tient à cœur, je ne vous décevrai pas”*.



Je suis terrifié, trempé jusqu'aux os mais je sors indemne des eaux bouillonnantes battues par la pluie. Ma cargaison n'a pas cette chance. Je réussis néanmoins à sauver l'essentiel : mon or. Toutes ces richesses accumulées durant des années de labeur. Assez pour m'offrir une vie faste en Colombie-Britannique. Par miracle le coffre s'était défait de ses sangles et flottait à la surface. Il est néanmoins trop lourd pour que je l'emporte dans ma fuite. Je l'enfouis dans la terre meuble le long de la berge. Ce petit incident va retarder ma fuite vers Victoria. Mais dès demain j'irai récupérer mon dû. Ensuite je quitterai cette ville de dipsomanes.



Je viens d'arriver sur le lieu de l'accident, le véhicule est arraché des flots. Un de mes subordonnés s'approche de moi. *“Bonjour agent Smith, vous avez l'air exténué”* *“Débarquer sur une opération dès six heures c'est pas ma tasse de café”* *“Tasse de thé ?”* *“J'ai développé une intolérance à la théine...”* *“Je suis profondément navré Smith...”* Il ne répond pas et s'écarte. Je m'approche de la carcasse de la voiture éventrée. L'unité spéciale pense avoir repêché la majeure partie de la cargaison. Je suis le cours de l'eau, m'éloignant du tumulte de policiers et de journalistes. Derrière les fourrés, de la terre nue fraîchement remuée attire mon attention. *“Vous avez trouvé quelque chose McBride ?”* La voix grésillante de Smith à travers mon talkie-walkie me sort de ma torpeur. *“Non absolument rien, je reviens”*. Peut-être est-ce une question d'ego, qu'après toutes ces années je veux être celui qui résoudra cette enquête, je garde cette information pour moi. J'irai faire le guet ce soir. Il ne m'échappera plus.

↔

A la faveur de la nuit, je déterre mon butin. Le bruit sourd de la pelle contre le bois fait perler des gouttes de sueur sur mes tempes. Je dois rester discret. Je charge le coffre dans une brouette et j'entame le voyage de retour. Je ne suis plus qu'à quelques enjambées de mon repaire. Je jette des regards furtifs autour de moi avant d'ouvrir la trappe. Je me sens observé, un craquement de branche, je me retourne, j'aperçois un insigne qui brille au clair de lune. Vite, je jette le coffre et je me barricade. Je rassemble mes affaires, l'aube approche et avec elle le hurlement des véhicules de police. Mes chances d'en réchapper s'amenuisent, je m'effondre terrassé par l'angoisse.

↔

Je me réveille, une douleur lancinante au crâne me fait grimacer. Me serais-je endormi alors que j'étais à l'affût ? Non, je reprends peu à peu mes esprits. Je suis dans un sous-sol, la pièce est mal éclairée. A tâtons, je m'approche de la source de lumière, une lampe à pétrole dont j'augmente l'intensité. Sa lueur laisse se dévoiler sous mes yeux des caisses en bois verroulu. J'en ouvre une avec précaution, et en sors de pleines bouteilles de whisky. Je fais rapidement la synthèse des événements, et en conclus que je suis sans nul doute dans le repaire du contrebandier que je traque ! Il a dû me surprendre dans les fourrés et me traîner jusqu'ici. Avec bonheur, j'entends une sirène de police étouffée par les barricades qui s'opposent à ma fuite. Enfin, je serai bientôt à la maison, et tout cela pour moi ne sera qu'un mauvais souvenir.

"Ouvrez, nous savons que vous êtes à l'intérieur". Je tente de lui répondre, mais seule sa voix amplifiée sait se faire entendre. En attendant mon secours, je fouille la cavité. D'abord quelques relevés de ventes. Je m'amuse du prénom du bandit, qui est le mien, Crevette-Non. Les policiers, de plus en plus, forcent sur le scellage de la porte qui me maintient captif. Soudain, j'aperçois un bout de papier photo jauni et racorni sur la table trônant au centre de la pièce. Je le saisis, et découvre avec horreur qu'il s'agit d'une photo de ma femme, égarée il y a de ça des années. La peur me tord le ventre ; que cela fait-il ici ? qu'est-ce que cela fait ici ? A travers les parois, les voix se font de plus en plus distinctes. Je reconnais celle de Smith. " Tu t'es bien foutu de notre gueule hein... dire qu'on avait le coupable sous le nez depuis des années. Tu me dégoûtes " Je vacille, le doute n'est plus permis. Alors que la porte commence à céder, je m'approche lentement du Smith&Weston proche de moi. La course se termine ici.

Justin Otjacques et Loup Colard, 6G, IND Bertrix

## Je Serai Là

Une jolie fleur apparaît au mois de mai, c'est moi, Lilly-Rose. J'ai pointé le bout de mon nez, le seize mai, à treize heures trois, à Prato, en Italie. En une seconde, j'ai eu l'impression de rencontrer des dizaines de personnes et des centaines d'endroits différents. A vrai dire, je peux vous dire qu'on est tellement mieux dans le ventre de maman. Je suis à peine arrivée dans leur univers, que je me suis fait remarquer en criant tellement fort, pour faire rentrer un maximum d'oxygène dans mes petits poumons, mais, tous ces gens ont eu l'air d'être très ravis de m'entendre pleurer. On me dépose sur quelqu'un, je crois que c'est ma maman. Un essuie me couvre pour que je n'attrape pas froid, il était temps.



Ensuite, on me plonge dans je ne sais quoi, mais cela m'enveloppe d'une sensation agréable, comme dans l'univers d'où je viens. La personne qui me porte, me parle d'un bain, d'eau qui glisse sur mon corps. Quelle chance j'ai ! J'adore cette jolie mélodie, je ne comprends pas tout, mais elle m'apaise. On me sort de cet univers de douceur, me frotte partout. On me prend et me pose ailleurs. 3 kg 250 et 51,5 cm, je ne sais pas ce que cela veut dire ! On me bouscule un peu trop, une certaine peur m'envahit, ils me retournent dans tous les sens, ma seule façon de leur faire savoir est de crier que cela m'agace, de pleurer avec toutes les forces possibles que mon petit corps peut fournir.

On me soulève à nouveau, j'ai encore cette sensation de bien-être. Cette jolie voix mélodieuse me dit que je vais faire la rencontre la plus merveilleuse de ma vie, celle de mes parents. On me dépose, je reconnais ce bruit 'boum, boum ...', je suis dans les bras de maman. Ce battement de cœur qui a rythmé l'évolution de mon développement dans le ventre de maman. J'entends une voix qui ne m'est pas inconnue, un peu plus grave que celle de maman, mais tellement douce à entendre. Elle dit que je suis jolie, mignonne et tellement belle, que je suis sa princesse. Cette voix, c'est celle de mon papa. Il me disait qu'il avait hâte de me rencontrer, qu'il avait envie de vivre mille et une merveilleuses choses avec moi, quand j'étais dans le ventre de maman. Je ne le vois pas, je ne vois que son ombre, eh oui, un bébé, ne voit pas tout de suite, mais je sais déjà qu'il est le plus beau papa au monde. Mes parents sont heureux que je sois enfin arrivée près d'eux, je peux ressentir les sourires qu'ils s'échangent, je devine la fierté dans leurs yeux.



Il y a du mouvement... Je ressens un petit courant d'air, vite fait, et j'entends une nouvelle voix, elle est beaucoup plus grave que celle de papa. C'est le docteur. J'entends à nouveau cette jolie voix mélodieuse qui s'adresse à maman et qui lui dit : "Voulez-vous que je dépose Lilly-Rose dans son lit, pendant que vous parlez avec le docteur ?". Maman répond : "Non, je veux la garder près de moi." Le docteur parle avec papa et maman. Je ne comprends pas ce qu'ils racontent, mais je sens le cœur de maman qui martèle de plus en plus vite. Que se passe-t-il ? Ils ne sont plus contents de m'avoir. Maman me serre de plus en plus fort et m'embrasse. Je ressens une chose assez bizarre, qui me coule sur la joue, c'est quelque chose qui a l'air d'être mouillé, mais, il y a directement une main qui vient l'effacer avec tant de douceur, celle de papa, je crois. J'entends la voix de maman, avec un petit grain de tristesse dedans, elle s'adresse à moi, elle me parle très calmement, en me faisant des caresses et des bisous, pour me faire comprendre que tout ira bien et que tout se passera bien, dans l'avenir.

*Je suis bien Lily-Rose, qui est née le seize mai, à treize heures trois, à Prato, en Italie, mais je ne suis peut-être pas cette jolie fleur que tout le monde avait pu imaginer. Je suis une petite fille, qui est atteinte du syndrome de Down. Certains traits de mon visage sont spécifiques. Je souffre d'une déficience intellectuelle ou de certains retards dans le développement de la croissance. De plus, je suis susceptible de souffrir de maladies cardiaques ou thyroïdiennes. Je ne sais pas ce que c'est, mais mes parents le comprennent. Je le comprendrai quand je serai plus grande : c'est toujours ce que disent les adultes. Plus scientifiquement, le syndrome de Down est une anomalie génétique, c'est-à-dire que celle-ci est causée par une division cellulaire, ce qui entraîne un surnombre du chromosome 21. Papa et maman vont-ils encore m'aimer puisque je ne suis pas comme ils m'avaient imaginée ?*

Je viens encore de découvrir un nouvel endroit, il est de couleur rose et gris, il y a un petit lit blanc au milieu de la pièce... "C'est ta chambre, je l'ai faite avec papa et maman avec amour, juste pour toi, j'espère que tu l'aimes bien, petite sœur", dit une ombre inconnue, avec un bisou sur mon front. Finalement, cette ombre, n'est plus si inconnue que ça, c'est mon grand frère, Jean-Baptiste. Je ressens déjà beaucoup d'amour de la part de ce grand frère. Il est toujours là. Il est là, comme un grand frère protecteur, quand papa et maman élèvent la voix. Je ne comprends pas ce qu'ils disent. Ils se disputent à cause de moi ?

Papa, lui, a plus difficile d'accepter que je sois différente de la petite fille qu'il avait espérée avoir. Il parle de l'hôpital, de monter un dossier contre lui et le médecin. Ils n'ont pas vu, quand

j'étais encore dans le ventre de maman, que j'étais différente à cause de ce syndrome. Est-ce si grave d'être différent ? Ma maman lui répond : "Ça sert à quoi de le faire ?" en pleurant, "Elle est là, elle est là et moi je l'aime plus que tout". Sa voix, ses bras, ses bisous et ses papouilles me réconfortent. Ceux de papa, je ne sais pas, car il ne me prend pas beaucoup dans ses bras, il ne me chuchote pas à l'oreille qu'il m'aime... Il me semble si triste, quand il est près de moi... et pourtant, je l'entends rire aux éclats et dire de jolis mots à mon grand frère. Peut-être les lui dit-il pour que lui à son tour me les dise. Car lui, Jean-Baptiste, il en a une belle panoplie, de jolis mots qui réchauffent mon cœur.

Parfois, ou même souvent, quand je suis allongée dans mon lit, dans ma chambre je me pose des millions de questions par rapport à mon papa : est-ce qu'il m'aime ? Est-ce qu'il a peur de moi ? Car je ne suis pas la même que les autres petites filles et il ne s'attendait jamais à avoir une fille, comme moi. Est-ce que je suis laide ?

Je le vois de moins en moins mon papa. Mon frère me dit qu'il lui manque aussi. Il reste tard au travail, trouve toujours une excuse pour être moins souvent à la maison.

Un soir, ma maman s'est faite plus belle que d'habitude. Elle a mis une jolie robe, son doux parfum, elle a maquillé ses lèvres et cela rend son sourire encore plus magnifique, quand elle me regarde. Elle attend mon papa, pour qu'il nous garde, mon frère et moi, car elle va en soirée avec ses collègues de travail, elle ne les a plus vus depuis bientôt un mois, car c'est toujours elle qui s'occupe de moi. Elle a besoin de se détendre un peu, maman, de se changer les idées.

On va régulièrement à l'hôpital, voir un médecin ou un autre, pour mon cœur, ma croissance...

Lorsque mon papa m'a eu dans ses bras, il a fait une tête assez spéciale, une tête quasiment de dégoût. Mais pourquoi ? Je ne me sens pas jolie dans son regard.

À tous mes rendez-vous médicaux, à mes séances de kiné... c'est ma maman qui m'accompagne, elle m'accompagne partout et m'emmène partout avec elle, comme aux après-midis organisées par l'association des enfants comme moi. Ce jour-là, l'association avait organisé un après-midi "fête foraine". Mon papa était présent, à contre cœur, il n'est pas resté longtemps car il ne supportait pas de voir les autres enfants qui me ressemblent. Il est parti comme ça, nous laissant seuls maman, mon frère et moi.

Quelques jours plus tard, mes parents ont pris une décision : une semaine sur deux, mon frère et moi, nous irons chez papa. Il a quitté la maison, il a quitté maman, il nous a quittés mon frère et moi. Je ne comprends pas très bien cette décision ou pourquoi cette décision, est-ce à cause de moi ? Un petit bout comme moi peut-il faire autant de chaos dans la vie des adultes ? La première semaine, je suis chez mon papa, comme ça, ma maman sait souffler et reprendre ses activités et son boulot. Avant de quitter ma maman, je me posais énormément de questions comme “ Comment mon papa va faire pour s’occuper de moi, alors qu’il ne m’aime pas ?” Mais il m’a vraiment impressionnée pendant cette semaine. Il m’a emmenée à mon rendez-vous médical. L’infirmière a dit que tout allait bien, j’étais contente et je voulais savoir si lui il était content aussi ? J’ai alors dit un semblant de *papa* qui l’a touché en plein cœur. Ce simple mot de ma part a su ouvrir une petite brèche dans son cœur pour qu’il apprenne à m’aimer.

La semaine suivante, je suis revenue près de maman avec papa, il a essayé de s’excuser auprès de maman, pour son comportement qu’il avait eu depuis ma naissance, mais elle ne voulait rien entendre. Papa voudrait bien qu’on aille tous les quatre voir le spectacle des enfants de l’association. Maman n’a pas trop le temps. Papa, mon frère et moi, y allons sans maman. J’ai à nouveau ressenti, comme au premier jour de ma vie, cette petite chose humide qui tombait sur ma main. J’ai regardé papa, des larmes coulaient sur ses joues. J’ai pris ma petite main et je les ai essuyées. Il m’a regardée, m’a souri et j’ai vu beaucoup d’amour dans ses yeux. Je me sentais redevenir sa princesse du premier jour.

Aujourd’hui, j’ai enfin deux ans et ma maman m’a préparé une belle fête d’anniversaire, on s’est bien amusé et tout le monde était content d’être présent, d’être près de moi.

Tout à coup, pendant la nuit, je respire très bizarrement, mes pleurs réveillent ma maman qui dort dans la chambre, juste en face de la mienne. Ce ne sont pas des pleurs comme les autres fois. Elle sait qu’il y a quelque chose qui ne va pas. Elle vient me voir, en courant. Elle me sort vite du mon lit, elle m’emmitoufle dans la couverture et réveille Jean-Baptiste. Elle nous attache dans nos sièges d’auto et direction les urgences de l’hôpital. Quand les médecins s’occupent de moi, elle sonne à mon papa qui est en déplacement pour son travail, à Rome. Elle lui explique tout ce qui se passe et lui dit qu’il fait au plus vite pour être près de nous. Plusieurs personnes habillées de vert ou de bleu s’affairent autour de moi. J’aperçois maman, des larmes lui coulent des yeux. Je vois Jean-Baptiste, qui se serre contre elle et qui comme moi, ne comprend pas ce

qui se passe. Je vois de la peur dans ses yeux. Et puis, plus rien... J'entends des voix, de l'empressement, je ne sais pas, je ne comprends pas....

A suivre...

Anne-Lise Lacasse, 6G, IND Bertrix

## 24h01

La vie est calme dans le quartier de Prestwich. J'habite au 144 Hilton Lane. C'est une belle journée qui commence !

Aujourd'hui, c'est rendez-vous avec la famille de ma mère. Je vais enfin revoir Amanda, c'est une cousine par alliance. J'ai hâte d'y être. La dernière fois que je l'ai vue, il y avait Max et Clément avec nous, ce sont mes deux meilleurs amis. On était allés faire une petite balade en forêt. On s'entend assez bien, tous ensemble. À mon avis, ils seront là.

En attendant leur venue, je décide d'aller faire un tour de vélo dans le quartier. Je rencontre des voisins, des amis de mes parents, je les salue niaisement.

Je m'ennuie pas mal... Tant pis, je rentre à la maison.

J'aide mes parents à préparer le repas pour accueillir nos invités, et ça leur plaît. Au menu : des *involtini*, un délice !

C'est bientôt l'heure. Mes amis seront là d'une minute à l'autre. J'entends qu'on sonne à la porte. Amanda est là ! Et les garçons aussi !

\*

Je discute avec elle tout l'après-midi, même si Max et Clément n'hésitent pas à nous interrompre de temps en temps... Ils font des va-et-vient dans la pièce, comme s'ils préparaient quelque chose. Étrange. Je décide de garder un œil sur eux, sait-on jamais. *Bref, retournons à nos moutons.* Avec Amanda, on parle de plusieurs choses : son métier par excellence serait hôtesse de l'air, sa couleur préférée est le vert et la plupart de ses amies aiment *Addison Rae* (comme tout le monde...).

Voici (enfin) venue l'heure de manger. Je veux m'asseoir près de Max et Clément mais ils s'en vont... c'est assez curieux. Tant pis, ils reviendront. Le plus important pour moi maintenant, c'est Amanda. Sa chevelure blonde, sa merveilleuse robe rose, ses petites mains ... tout ça me fait chavirer. Je la guette du coin de l'œil. C'est une déesse. J'adorerais passer une nuit avec elle. Rien qu'une. Je vais tout faire pour que cela arrive le plus vite possible !

J'essaie de négocier avec nos parents qui cèdent assez vite puisqu'ils se connaissent bien, qu'ils me connaissent bien et qu'ils me font confiance, évidemment. Je suis enchanté à



cette idée et je préviens Amanda qu'elle passera la nuit avec moi. Elle est toute contente, et moi aussi... enfin !

Ses parents partent vers 17h. Nous, on se contente de faire quelques tours à vélo avec Max et Clément. Ils sont là, puis repartent, et je trouve ça plutôt déconcertant... A croire que je ne m'y ferai jamais !

On passe près du bois de Printown, dans le quartier d'à côté, et on croise Tony et sa bande de brutes. Je repense au jour où il s'en est pris à Max et Clem', en les insultant. Autant dire que je ne l'ai pas laissé faire. Le pire, c'est qu'il se moquait de moi, il disait que c'était insensé de les défendre et que, de toute façon, ça ne les affectait pas. Moi, je ne suis pas d'accord avec lui. Je vais lui montrer ce qu'il se passe quand on emmerde un gars comme moi ! Je suis décidé à lui mettre mon poing dans la figure quand Max me murmure d'arrêter. *D'accord, j'arrête, je te fais confiance. Et si on rentrait ? J'ai froid et il commence à faire noir.*

19h. Je ne veux pas manger, je n'ai pas faim. Je suis juste impatient, impatient de lui faire du bien, impatient de la faire monter au septième ciel et de la sentir comblée. Amanda discute avec mes parents, un peu moins avec mon père. Ils ont l'air contents qu'elle soit à la maison. Ils s'excusent ; ils s'en veulent de devoir la contraindre à dormir avec moi. Pourtant, je pensais qu'ils étaient enthousiastes. Dommage pour eux, elle est à moi, cette nuit.

21h. Amanda est fatiguée et veut dormir. Comment est-ce possible ? On devait rester ensemble, j'avais tout un programme. Pourquoi me fait-elle subir ça ? Je voulais lui faire plaisir et elle, elle dort. Je rêve !

Heureusement, Max et Clem' arrivent à mon secours sans que j'aie eu besoin de les prévenir. Ils sont vachement doués... bref, c'est l'heure de passer à l'action. Elle s'endort rapidement et ça m'embête. Il faut qu'elle reste éveillée. Sinon, quel est l'intérêt de tout ça ? On essaie donc de la secouer, sans succès... Je commence vraiment à m'impatienter !

Tant pis, endormie ou pas, je suppose qu'elle en a envie, et les garçons sont d'accord avec moi. Clément est un peu hésitant mais on réussit à le convaincre qu'on ne fait rien de mal. *Elle n'avait qu'à pas s'endormir !* On commence par lui caresser les jambes, la taille. Elle semble apprécier. On la déshabille délicatement, de sorte à ne pas l'interrompre dans son sommeil qui semble si profond et paisible. On aperçoit sur ses lèvres un léger sourire, génial ! On continue en caressant son entrejambe lisse et doux, qui ne réclame rien d'autre que du plaisir. *On va t'en donner, du plaisir, ne t'inquiète pas.* Je suis le premier à laisser mes doigts se délier, pour mieux entrer en elle. Elle me sent et son visage se crispe, son corps aussi. Je ne comprends pas. C'est injuste. Elle est injuste avec moi. Elle savait que j'en avais envie, mais ça ne l'a pas empêchée de rester ici ce soir. Pour la peine, je continue mes mouvements tout en

m'appuyant sur elle, pour qu'elle arrête de bouger. Je me délecte de ce moment intense et intime.

Max et Clément sont partis. Je me rends compte de mon erreur. Pourtant, je ne regrette rien.

J'oublie souvent qu'Amanda n'a que sept ans.

Je devrais arrêter de laisser ces petites voix prendre le dessus.

Max, Clément, laissez-moi en paix.

\*

Il est 8h.

\*

La vie est calme dans le quartier de Prestwich. J'habite au 144 Hilton Lane. C'est une belle journée qui commence !

Aujourd'hui, c'est rendez-vous avec la famille de ma mère. Je vais enfin revoir Amanda.

Anna Bayard, 6G, IND Bertrix

## Should I stay or should I go

Le bus est en retard, quel bon à rien ce chauffeur ! Je vais encore rentrer vers 18h00, et je finirai mes devoirs encore vers minuit, comme d'habitude ! Premier devoir : la répartition de la population de mon village. Première étape, délimiter le village à l'aide de Google Maps. La surface est de 23,45 km<sup>2</sup>. Je reconnais toutes les maisons sauf une, étrange. Pourtant, je connais mon village comme ma poche. Le bâtiment n'est qu'à 1 kilomètre de chez moi. En zoomant, je vois qu'il n'y a aucun chemin qui le relie. D'après la carte, je devrais le voir tous les jours en passant en bus. Je scrute le décor qui m'est familier et affirme ne jamais avoir vu cette maison.



- On mange ! gueule ma sœur dans le couloir.

Je ne réponds pas, toujours perplexe. Elle insiste. Je mange en vitesse mes quatre pommes de terre, et le vieux poisson dégoûtant puis je file dans ma chambre. Aujourd'hui, je décide de casser ma routine. J'abandonne donc mes devoirs, m'habille et crie dans le couloir que je vais dormir. Ca y est, enfin libre. J'ouvre la fenêtre de ma chambre et saute. L'atterrissage est douloureux, mes chevilles en paient les conséquences. Il fait plus noir que je ne le pensais. Je commence ma randonnée nocturne. Je veux être sûr que l'erreur provient de Google Maps. La carte sur mon smartphone indique que je ne suis plus très loin. J'entre dans un champ. J'aperçois au loin un massif de plantes. Soudain mes yeux s'écarquillent. Il y a bel et bien une forme géométrique, une bâtisse. Je me mets en route vers cette étrange habitation tout en gardant un œil sur mon smartphone. Sur la carte il est indiqué qu'il ne me reste que 300 mètres, or cela fait cinq minutes que je marche et j'ai l'impression que je n'approche pas, comme si l'espace-temps était modifié. Après dix bonnes minutes, je ne suis plus qu'à cinquante mètres. Quand soudain mon téléphone commence à vibrer, l'écran s'éteint puis se rallume, il me brûle les doigts. Dans un élan de panique, je le jette par terre. Je ne bouge plus, le silence se fait. Un grand boom retentit, mon téléphone vient d'exploser, la poisse ! Heureusement, j'ai pris une lampe. Je décide tout de même de continuer mon escapade. Je suis enfin arrivé.

J'aperçois le bâtiment caché dans l'obscurité, des arbres morts l'entourent comme une armure. Je réussis à me frayer un passage. La bâtisse semble abandonnée, du lierre pousse dessus, mais j'aperçois de la lumière à l'intérieur. Je prends mon courage à deux



mains et entre dans le vestige. Il n'y a qu'une pièce. Les murs sont marqués de sceaux rouges incompréhensibles, au milieu de la pièce se trouve une plaque entourée de 7 totems en bois de forme humanoïde. Des centaines de bougies sont disposées çà et là. Sur cette trappe, il est écrit en latin « Si vis ire ad vivum, hic linguae viam vestram ». C'est bien la première fois que le cours de latin va me servir à quelque chose. J'arrive à traduire la phrase : « Si tu veux continuer à vivre, ici s'arrête ta route »

Devrais-je rester ou devrais-je partir ? Après un moment d'hésitation, je décide de continuer mon exploration cependant je n'avais pas fait attention à un détail, la trappe n'est pas droite, comme si quelqu'un l'avait déjà bougée. Je la décale un peu et commence à descendre dans le conduit. Les échelons sont gelés. Cela fait bientôt 1 minute que je descends, il fait de plus en plus noir. Un bruit démoniaque retentit au fond du trou. Je sens une poussée d'adrénaline m'envahir et je remonte l'échelle à vive allure. Je vois enfin la lumière. Je sors de la trappe et m'arrête net. J'ai une sensation horrible, et me sens obligé de savoir ce qu'il y a en dessous. Je sue de plus en plus. Je décide de prendre ma lampe et la jette dans le conduit pour me rendre compte de la profondeur. Il faudra attendre au moins dix bonnes secondes avant qu'elle ne touche le sol. La lumière s'éteint au fond, et le bruit démoniaque retentit à nouveau. Cette fois-ci, ce bruit se matérialise et remonte le conduit à une vitesse fulgurante. Je suis figé. Je ne sais plus bouger. Je me repose la même question : Devrais-je rester ou partir ? Cette fois-ci mon choix est vite fait. Quand j'ai enfin repris mes esprits, je décide de fermer la trappe, le démon ne risque pas d'en sortir. Je cours hors du domaine aussi vite que je peux. Quand soudain, je sens que mon bras se pétrifie, puis l'autre bras, c'est au tour de ma jambe gauche, je tombe par terre. Je ne peux plus bouger à présent, mes yeux se ferment. Je me réveille enfin, je sens une chaleur ainsi qu'une lumière douce, j'ouvre les yeux, et vois le décor des 7 totems entourant la trappe je ne peux pas bouger cette dernière est entre-ouverte j'ai beau crier personne ne m'entend, je suis figé, seul...

Après 22 ans, l'affaire Mickael Rousseau n'a toujours pas été élucidée, le jeune homme n'a jamais été retrouvé et on n'a jamais su pourquoi, où et comment il est parti.

Valentin Lambert, 5G, ISM Neufchâteau

## Comment te dire adieu

J'ai froid. Le soleil vient de se coucher. L'humidité des tranchées a déjà été la cause de maladies contaminant 17 soldats. Je me trouve actuellement dans le couloir principal. Celui consacré aux plus jeunes. Je me suis engagé à l'armée à seulement 16 ans. Mon père, lui, y est depuis de longues années. C'est pour lui que je suis là. Je dois le protéger. Cette nuit sera lancée l'opération 47B, une opération pour laquelle nous allons devoir lutter pour notre survie. C'est l'une des plus dangereuses à laquelle je vais participer. Normalement, les mineurs n'ont pas le droit de combattre, mais depuis que des virus circulent et contaminent nos hommes, nous sommes en sous-effectif. Je n'ai donc pas le choix.



Avant de rompre cette atmosphère de silence pour partir en mission, mon père et moi avons beaucoup discuté. Ensemble, nous avons pris une décision importante. L'opération 47B sera la dernière à laquelle nous participerons. Il est temps pour mon père et moi d'aller nous reposer et de partir retrouver ma mère. Elle était contre le fait que mon père et moi participions à la mission, surtout pour le moment...

J'aime beaucoup ces moments de discussion avec mon père. J'admire énormément tout ce qu'il fait. En m'engageant dans l'armée, je savais que j'allais passer plus de temps avec lui. Nous avons réussi, malgré les conditions infâmes, à nous créer de bons souvenirs entre père et fils.

Subitement, l'alarme s'est mise à sonner. Nous savons ce que cela signifie. Aussitôt, tout le monde s'est mis à se bousculer dans les tranchées, à se préparer pour le lancement de la mission. Une fois que tous les soldats, y compris mon père et moi, nous sommes retrouvés au QG, le colonel a ordonné la formation des rangs. Il s'est penché sur sa feuille et a cité des noms, deux par deux. Parmi ces duos, il a cité le nom de mon père et le mien. Nous allons faire équipe. Le principe de duo est de se protéger l'un l'autre. Je suis responsable de la sécurité de mon père et lui l'est de la mienne. Après avoir procédé à la formation de tous les binômes, le colonel a fini par prendre la parole:

- Cette nuit va être très difficile. La défense va riposter et va tout faire pour nous anéantir. Regardez bien les personnes à vos côtés. Prenez conscience que celles-ci, ou vous-même, vont probablement être tuées. C'est pourquoi je vous demande de prendre un temps de réflexion.

Ensuite, que ceux qui souhaitent poursuivre et combattre cette nuit fassent un pas en avant.

Mon père et moi n'avons pas tenu tête à ma mère pour finir par nous dégonfler. Sans aucune hésitation, nous avons avancé. L'adrénaline est ancrée en moi. Il est temps, à présent, de nous mettre en route.

Le chemin a été long et silencieux. A l'instant même où nous sommes entrés sur le sol ennemi, une projection explosive est venue atteindre le premier convoi de voitures. Déjà onze soldats viennent de perdre la vie. Il est trop tard pour reculer. Dans ma tête, la voix de ma mère ne cesse de résonner. Cela finit par me troubler. A peine après avoir eu le temps de reprendre mes esprits, un deuxième bombardement fait trembler tout le territoire. Mon père et moi sommes sortis des camionnettes et dès ce moment, nos mitraillettes n'ont cessé de tirer dans tous les sens, sans répit. A cet instant, j'ai entendu au loin des avions de chasse s'approcher de nous. Leurs charges explosives ont la capacité d'anéantir une ville toute entière. Nous devons nous mettre à l'abri. Au loin, nous distinguons un renforcement dans la montagne capable de nous sauver la vie. Il n'y a pas de temps à perdre. Pendant la course, mon père me couvre. Lorsque j'atteins enfin la montagne, je vois les avions lâcher leurs bombes. Le corps de mon père se retrouve propulsé à des centaines de mètres. Le bilan de l'opération est très lourd et ne cesse de s'empirer au fur et à mesure que le temps passe. Je suis désespéré, je ne sais plus quoi penser, quoi faire. Mon monde vient de s'écrouler. Je n'ai aucune chance de m'en sortir. Je place alors la mitraillette sous ma gorge et d'une simple pression, je me suis retrouvé, de nouveau, aux côtés de mon père.

Après ce moment angoissant, ma mère est entrée dans ma chambre en fureur. Elle nous a grondés, mon père et moi.

- Vous avez vu l'heure ? Eteignez tout de suite cette Playstation et allez dormir !

Avant que l'image de l'écran de ma télévision disparaisse, j'ai eu le temps de lire ce petit mot frustrant : game over.

Charlotte Duquenne, 5G, ISM Neufchâteau

## Frérot

Bonjour, cher lecteur

Nous te faisons cette petite note pour te proposer un petit bonus sous forme d'audios et de vidéos qui te permettront de mieux te plonger dans l'histoire. S'ils ne sont pas nécessaires à la compréhension de la nouvelle, nous te conseillons de les découvrir car ils apportent, entre autres, une meilleure compréhension des personnages. Si tu veux tenter



l'aventure, il te suffit d'aller sur cette page\* : <https://camillesabre.wixsite.com/nouvelle-frerot> qui t'en donnera l'accès (sur un ordinateur, de préférence). \*QR code vers le lien ci-dessus



NUIT :

*23h : Je me lève. Plus rien à boire. Comme d'habitude, je vais au bar. Après un moment, mon corps semble fait de plus d'alcool que de sang. Il est temps de partir. D'ailleurs, j'étais sûr d'avoir mon manteau noir en entrant, et celui-ci est bleu...*

*Arrivé tant bien que mal au pas de ma porte, j'essaie de rentrer mais... Merde ! Mes clefs ! J'attrape une pierre qui fera l'affaire pour casser la serrure mais ne sachant pas viser, je frappe à côté. Il faut dire qu'à ce stade, je ne vois plus grand-chose... Avec ma main pour cadrer, ça devrait fonctionner... Ou pas. La pierre m'explose le doigt dans un sinistre craquement. Quel con ! Je m'appuie à la poignée pour voir à quel point je suis blessé, mais la porte s'ouvre brusquement. Merde, me voilà sur le cul !*

*Me demandant bien ce que je vais faire maintenant, je tourne en rond, autour de la télévision. Patatras ! Ça vient d'en haut. Je crois qu'il y a quelqu'un chez moi ! J'essaie de monter les escaliers, mais le sol tangué. Une fois arrivé, je marque une pause... De quel côté est ma chambre déjà... Ah, c'est celle-ci. La porte est fermée... J'espère qu'elle n'est pas verrouillée, je n'ai pas gardé ma pierre. Je l'ouvre sans bruit et je vois vaguement un petit cambrioleur endormi à côté de mon lit. La taie d'oreiller ! D'abord, je vais la lui*

*mettre... sur la tête, pour ne pas me sentir observé quand je vais l'appeler Roger...euh, l'interroger. Dans la cave, ce sera plus discret. Je vais devoir l'attacher pour le transporter. Mais avec quoi... ? Ah, la corde à sauter ! Voilà, maintenant, je dois le porter.*

*Mais...Il est léger ! Pourtant, en descendant les escaliers, j'ai bien failli tomber. Je le pose et retire le tapis qui cache la trappe menant vers la cave. Il y fait si sombre... Et cette ambiance macabre ! J'adore ! Il se réveille enfin, il s'agite et essaie de tirer sur ses liens mais il n'arrive pas à les enlever. Je suis quand même fort pour attacher les prisonniers ! Ah ahah (rire sadique) Le petit s'écrie avec effroi :*

*« - Il... il y a quelqu'un ?*

*- Bah oui, je suis là. (Il a quand même une drôle de voix...) Dis-moi, quel âge tu as ?*

*- J'ai neuf ans. Qu'est-ce que je fais là ???*

*- Neuf ans et déjà voleur !? Et pas un bon en plus ! Tu n'as pas honte ? Tu sais moi, à ton âge... »*

*Je commence à lui raconter mon enfance et ce mal élevé m'interrompt parce qu'il veut s'en aller. Je décide d'aller me coucher, sans oublier de le bâillonner.*

JOUR :

6h : Je bondis du lit dès que le réveil sonne et m'empresse de l'éteindre. Je vais en silence vers la salle de bain pour prendre une douche. Les cheveux humides, je passe devant la chambre de mon petit frère sur la pointe des pieds. Je le réveillerai en dernière minute. Je descends, ferme la porte d'entrée, et prépare le petit déjeuner : pancakes et chocolat chaud. Je monte enfin réveiller mon frangin, une pile de vêtements propres mais légèrement froissés sur le bras. J'ouvre la porte et me dirige vers le lit. « Raphaël, il faut se réveiller... J'ai fait du chocolat chaud. » Pas de réponse. D'un geste délicat, je retire la couverture. « Raph, sors de ta cachette ! » Pas moyen de le trouver ! C'est qu'il va finir par nous mettre en retard ! Je l'appelle dans toute la maison. En désespoir de cause, je vérifie dans notre petit jardin, sans résultat. Je passe la rue au crible, j'interroge même les voisins, personne ne l'a vu. Pris de panique, j'appelle le commissariat.

\*audio 1\*

L'arrivée de la police me fait pleinement réaliser ce qui se passe. Mon cœur se serre. Pendant que les autres fouillent la maison, une jeune recrue me propose de l'accompagner pour prendre ma déposition.

\*vidéo déposition\*

En sortant du commissariat, je me décide enfin à regarder mon téléphone. Onze appels manqués de Cathy. Sa jalousie commence vraiment à m'étouffer ! Je lui réponds brièvement :



Je passe la journée à arpenter la ville, en espérant vainement croiser mon petit frère au détour d'une rue. Boum ! Un mec me rentre dedans et s'étale sur le sol, déchirant sa veste au passage. Il marmonne quelques insultes avant de s'en aller. Je remarque alors qu'il a oublié de ramasser un des livres qu'il portait. Sur la couverture, il est marqué Stéphane+... « Rends-moi ça. Tout de suite ! » Wow, ça doit être très personnel, au vu du regard qu'il me lance... Je déambule encore quelque temps avant de rentrer chez moi et de me vautrer dans le canapé. Je ne veux plus penser, tout cela me fait trop de mal.

NUIT :

23h : Toujours rien à boire, retour au bar. Un mec s'assoit à côté de moi, je lui paye un verre qui nous lie d'une amitié d'un soir. Après un énième verre, il me lance :

« T'es vraiment mon meilleur pote ! ». J'ai plus de meilleur pote. Plus depuis l'accident. Je m'en souviens encore... Je voulais Eva, il le savait et pourtant il me l'a prise. La douleur était trop forte, il devait la ressentir aussi. Alors, je l'ai frappé, fort, à la tête. Il s'est effondré, tremblant, les yeux ouverts. Ce n'était toujours pas assez, alors j'ai pris une ficelle pour l'étrangler, mais elle s'est cassée. Je me suis rabattu sur sa ceinture, et j'ai tiré, fort. J'ai effacé les preuves et je... « Hey, pourquoi tu souris comme ça ? ».

J'avais presque oublié que je n'étais pas seul... Je lui réponds avant de sortir « Pour rien, je dois y aller, salut ».

Je rentre à la maison pour retrouver mon petit cambrioleur. A peine la trappe de la cave déverrouillée qu'il essaye de filer ! Je le repousse pour pas qu'il se sauve, ce guignol. Puis je lui fous une torgnole qui l'assomme et j'en profite pour l'attacher. Je vais lui préparer un repas. S'il a faim, il va se mettre à chialer. Je tente de le représenter avec la purée.



Une fois qu'il est réveillé, j'essaye de le faire manger. Il commence à hurler et balance l'assiette à mes pieds. Agacé, je vais chercher de la glu au rez-de-chaussée et je lui colle les lèvres. Il ne risque plus de crier, maintenant. La clope au bec, je lui raconte l'histoire de mon pote tchèque : « ... il se maria et eut beaucoup d'enfants. Nan, je déconne, il est resté seul et mal-aimé. Un peu comme toi, mon gars. » Sans rien rétorquer, il se met à pleurer. Oh, ça va, c'était pour rigoler ! Si c'est ça, je m'en vais.

JOUR :

6h : Je me lève avec un mal de tête atroce. Arrivé dans la cuisine, je me demande ce que je vais préparer à Raphaël ce matin... Soudain, les événements d'hier me reviennent et avec eux une angoisse insupportable. Il faut que je le retrouve... Je ne peux pas continuer à me morfondre sans rien faire. Je vais dans mon bureau pour imprimer des affiches. J'irai les

placarder en ville, c'est tout ce que je peux faire pour le moment. Une fois prêt, je démarre pour l'école. Dès que j'arrive, je suis assailli de remarques désobligeantes de la part de ma copine.

\*vidéo Cathy\*

Je me demande parfois pourquoi je sors avec une fille comme Cathy. Une fois de plus, elle m'a prouvé qu'elle ne pense qu'à elle... Les cours semblent durer une éternité. Plusieurs camarades de classe m'aident à coller les affiches après les cours, et, en quelques heures, il y en a dans toute la ville. Ils me promettent aussi d'en partager une copie sur les réseaux sociaux. Même si cela ne fait pas disparaître mon angoisse, je me sens au moins un peu plus utile. En rentrant chez moi, un mec, visiblement saoul, m'aborde en prétendant que nous nous connaissons... Ce n'est pas la première fois que ça arrive, mais il est particulièrement insistant... Ah, ça me revient, je reconnais cette veste bleue déchirée !!!

« - Tu es... Stéphane, c'est ça ?

- Vouï, c'est ça ! Tu t'souviens, on a fait un travail de physique ensemble ! \*Vas-y, fais comme si tu ne me connaissais pas...\*

- Euh... tu es au courant que je t'entends même si tu chuchotes, hein ?

- Gnagnagna t'es au courant que je t'entends même si tu chuchotes, hein ? J'ai pas de leçon à prendre d'un péteux comme toi ! Même pas capable de surveiller un mioche en plus ! »

Il marmonne ensuite quelque chose d'inintelligible, mais je crois entendre le nom de Raphaël. Je lui demande alors de répéter, et le voilà qui s'enfuit en courant ! Pourquoi a-t-il parlé de Raphaël !? Est-ce qu'il sait quelque chose ? Ou alors... Je me précipite derrière lui, mais il a déjà disparu au coin de la rue.

NUIT :

23h : Il me faut à boire, je retourne donc au bar. Une fois rentré, étant encore bourré, je me prépare à manger. En entendant le petit bouger, j'abandonne le morceau de bœuf que j'étais en train de désosser pour aller voir ce qui s'est passé. Quand j'arrive, avec mon couteau souillé de sang, il me regarde en hurlant. Ses lèvres déchirées et ensanglantées tachent ses vêtements.



Merde, je vais devoir les laver ! Le téléphone sonne à l'étage, curieux, je laisse mon projet lavage à plus tard et m'empresse de répondre.

\*audio 2\*

*Bah... C'était encore une folle. J'ai fini les corvées, je suis fatigué donc, malgré mes mains encore ensanglantées, je vais me coucher.*

JOUR :

6h : Il faut vraiment que je décale mon réveil d'une heure. Dans la salle de bain, je me rends compte que j'ai du sang sur les mains. J'ai dû saigner du nez cette nuit. Il faut que je retrouve ce Stéphane... J'ai beaucoup de questions à lui poser. Il a sûrement un rapport avec la disparition de Raph... Bon, j'ai un message vocal de Cathy.

\*audio 3\*

Des excuses, toujours des excuses... Enfin, pour ce que j'en ai écouté. Et dire qu'à chaque fois je lui pardonne... Je me dirige vers la cuisine, ce matin, j'ai faim. Mais... Je ne me souviens pas d'avoir sorti du bœuf du frigo hier soir !!! Il ne sent pas mauvais... Il n'a pas pu rester là toute la nuit. Qu'est ce qui se passe ici ? Tout à coup, des cris de détresse retentissent. Ils viennent d'en bas ! La cave ! J'enlève le tapis à la hâte. Devant la trappe, je rassemble mon courage. Allez, à trois je l'ouvre. UN... DEUX... TROIS !!!

Il fait sombre, les cris de détresse ont cessé pour laisser place à des gémissements, mais impossible de savoir d'où ils proviennent. Je cherche l'interrupteur d'une main tremblante. Je le trouve enfin, inspire un bon coup et allume la lumière.

Raphaël ! Il est là, devant moi, couvert de sang. Les larmes aux yeux, je me précipite vers lui mais quelque chose dans son regard m'arrête net. On dirait... On dirait qu'il a peur de moi...

« - *Bien joué, t'as vu ce que t'as fait ? Ahaha*

- *Quoi ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Je... je n'ai rien fait ! Et puis, qui es-tu ???*

- *Qui je suis ? Tu devrais plutôt dire qui sommes-nous ! Nous sommes une seule personne, TU m'as créé, Tu es responsable de ce qui est arrivé ! »*

Nos souvenirs fusionnent. Tout me revient, je suis un monstre ! Mais qu'est-ce que j'ai fait !? L'alcool, le kidnapping, les tortures, tout ça est de ma faute. Les larmes inondent mon visage. Je me repasse le film, encore et encore, comme une punition. Cet article que j'ai lu, et qui a donné une histoire au démon qui est en moi depuis la mort de mes parents, l'enquête, tous les indices à côté desquels je suis passé, mon frère, son regard horrifié...

J'ai tout fait, pour trouver un coupable qui était juste là, en MOI.

Chloé Joly, Camille Sabre, 5G, ISM Neufchâteau



Classe de 6GT1, IND Bertrix



Classe de 6GT, ISM Neufchâteau



Classe de 5GT, ISM Neufchâteau



Classe de 6GT2, IND Bertrix

La nuit, un thème à prendre parfois au premier degré, parfois au sens symbolique du terme. La nuit, ce sujet qui a inspiré les jeunes de nos écoles. Des nouvelles à chute, des récits de science-fiction ou encore des textes tout en émotion: retrouvez ici les nouvelles écrites et sélectionnées par nos auteur.e.s en herbe.

